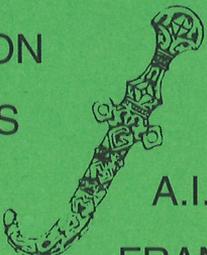


41° ANNÉE - N° 152 - PÉRIODIQUE

1^{er} TRIMESTRE 1999

LA KOUUMIA

BULLETIN DE
L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



ABONNEMENT ANNUEL : 150 FRANCS

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 "J.O." du 1^{er} mars 1958

23 rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS - Tél. : 01 48 05 25 32 - Fax : 01 48 05 94 64 - CCP 8813V50 Paris

N° de commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 - Routage 206

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	1
PROCÈS VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 16 FÉVRIER 1999	2
ACTIVITÉS DES SECTIONS	9
ANNÉE DU MAROC EN FRANCE	12
Exposition Leclerc au Maroc	14
CARNET	20
Naissances	20
Décès	20
Décoration, nomination	20
IN MEMORIAM	21
François Vernier	21
Emmanuel Mignot	22
POINT DE VUE DE L'HISTOIRE	24
Le 3 ^e G.T.M. en Italie de janvier à mai 1944	24
Le 1 ^{er} Tabor sur la RC4 en Indochine	37
Fraternité d'armes	40
A la recherche des diplotocus	42
AVIS DIVERS	44
BIBLIOGRAPHIE	46

ÉDITORIAL

1999 : l'année du Maroc en France !

Les activités ont débuté sous la direction du général Arroub, chef de la Commission d'histoire militaire du Maroc. Ce bulletin vous décrit le programme arrêté. Vous comprendrez que le Maroc espère rappeler le rôle des troupes marocaines au sein de l'Armée française dans ces guerres qui depuis 1914 ont contraint la France aux sacrifices les plus héroïques. Ainsi se prolonge l'action que La Koumia entreprend depuis des années pour la pérennité du Souvenir du sang versé par le peuple du Maroc pour la France et le Monde Libre. Vous serez en mesure de suivre dans votre région l'ensemble des manifestations. Elles prouveront aux Français l'histoire magnifique et ancienne du Royaume du Maroc, de ses arts, de sa culture.

Nous avons appris la date de l'inauguration du Musée de Tradition de l'Infanterie : le 19 mai. Dès aujourd'hui, remercions le lieutenant-colonel Sornat qui se dépense sans compter pour la mise en place de la salle des Goums mixtes marocains et des Affaires indigènes.

Notre assemblée générale les 19 et 20 juin vous permettra de la visiter avec un regard nouveau visant les nouvelles générations, nos descendants.

Nous avons à réfléchir à leur rôle et comment l'insérer dans le dispositif du Musée de Tradition de l'Infanterie. Ils auront à se souvenir de la richesse de nos réserves et celle de notre bibliothèque.

Je compte sur l'engagement de ceux de la région du Languedoc Roussillon, de leurs descendants.

Soyons nombreux à Montpellier !

Ya allah Zid ou l'guddam !!

Général Le Diberder



Le général Le Diberder et tous les membres du bureau de La Koumia vous remercient pour tous les vœux de bonne année que vous leur avez adressés et vous souhaitent à tous une bonne année

PROCÈS VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU MARDI 16 FÉVRIER 1999

Le conseil d'administration de La Koumia s'est tenu le mardi 16 février 1999 à 17 h 30 au Cercle Napoléon, 1 place Baudoyer à Paris 4^e.

La séance est ouverte à 18 heures sous la présidence du vice-président Jean de Roquette Buisson en l'absence du général Le Diberder.

Étaient absents excusés : général Le Diberder, Monsieur Alby, Gérard de Chaunac.

1 - Appel des disparus :

- Lieutenant Battu, le 31 mai 1998 à Lyon
- Adjudant-chef Le Tonnelier, le 15 décembre 1998
- Colonel Guy Bachmann, en décembre 1998
- Mme Jules Jacquemart, belle-mère du Colonel Battle
- Mme Maurice Legoux, le 20 novembre 1998 à Nice
- Adjudant-chef Caron, le 27 janvier 1999
- Adjudant-chef Michel Duchamp, le 7 février 1999
- Colonel François Vernier, le 4 janvier 1999, à Castres, Saint-Cyrien de la « Promotion Soldat Inconnu », amputé d'un bras en 1940 ; prisonnier libéré ; cours des AI 1941-1942 ; Italie 2^e GTM - 74^e Goum - 15^e Tabor ; chef de poste à Tounfit après Alby.

2 - Situation financière au 31 décembre 1998 (pages)

Le bilan au 31 décembre 1998, le compte d'exploitation et le budget prévisionnel 1999 ont été remis à chacun des membres présents au conseil. Ils sont joints en annexe.

Le vice-président donne la parole aux représentants des services financiers de La Koumia : M^{lle} Bondis et M. Max de Mareuil.

Trente-trois anciens goudiers ont bénéficié d'un secours de 915 F soit 1 500 dirhams remis par M. Pagès, chargé des Anciens combattants auprès de l'Ambassade de France au Maroc.

3 - Effectifs : 754

4 - Cotisations : 285 réglées pour 1999.

5 - Renouvellement du Conseil d'Administration et présidence de la Section de Paris :

Le colonel Delacourt nous a demandé d'accepter sa démission du conseil d'administration et de la présidence de la section de Paris pour raisons de santé. Nous ne pouvons le laisser partir sans le remercier de son action au service de notre association depuis 1984. Venu à la demande du général Feugas dont il avait partagé le sort au camp n° 1 (*), pour assurer la présidence de la section de Paris, le colonel Delacourt s'était intégré au sein de notre équipe et avait progressivement étendu ses activités au sein du bureau puis du bulletin dont il était devenu le responsable au départ du colonel Méraud. Le conseil, avec ses vœux de meilleure santé, lui adresse ses sentiments de reconnaissance et ses remerciements affectueux.

Lors de notre dernier conseil le 20 octobre 1998, nous avons décidé de nommer administrateurs les colonels Daniel Sornat et Michel Baudet. Avec cette démission du colonel Delacourt, le nombre des membres de notre conseil se trouve à son effectif normal.

Les propositions sont acceptées à l'unanimité et seront soumises à la décision de notre prochaine assemblée générale.

Madame Aubry Labataille accepte de prendre la succession du colonel Delacourt comme président de la section de Paris. Nous lui souhaitons la bienvenue et l'accueillons au sein de notre équipe du bureau.

Le colonel Batlle a fait part à notre président de sa décision de démissionner de ses fonctions de président de la section Languedoc-Roussillon. Nous espérons pouvoir vous présenter une candidature à notre prochaine assemblée générale.

Le colonel Vieillot nous fait part, en raison de son état de santé, du désir de sa section de voir le capitaine Scotton prendre la responsabilité de la section des Marches de l'Est. Cette proposition sera soumise à la décision de l'assemblée générale.

6 - Activités du président et du bureau de La Koumia

- Le dimanche 10 janvier, le général Le Diberder et le colonel Charuit ont représenté La Koumia à la messe traditionnelle aux Invalides pour le Maréchal de Lattre de Tassigny.

• Le dimanche 11 janvier, le général Le Diberder, Jean de Roquette Buisson, le colonel Charuit, M^{me} de Mareuil, Gérard Le Page, notre porte drapeau Jean Sliwa, représentaient La Koumia à la cérémonie devant la statue du Maréchal Juin, place d'Italie. Cette cérémonie organisée par le CEFI (Corps expéditionnaire français en Italie) est placée sous la présidence du général Henry, président du CEFI ; de nombreuses personnalités civiles et militaires dont Monsieur le maire du XIII^e arrondissement, du représentant du président de la République, des anciens d'Italie, de la promotion de Saint-Cyr « Maréchal Juin » assistaient à la cérémonie. Encadraient la statue, la garde d'honneur formée de Saint-Cyriens, deux clairons et les drapeaux des associations. Après la lecture de l'ordre du jour du 11 mai 1944 et le dépôt de gerbes par le général Le Diberder, Monsieur le maire du XIII^e arrondissement, le représentant du président de la République, la sonnerie aux morts a immobilisé l'assistance pour une minute de recueillement. À la suite de cette cérémonie, était célébrée une messe en la chapelle des Invalides.

• **Les 3 et 4 février 1999 :**

Mercredi 3 février - Invitation du Maire de Paris - Le général Le Diberder était convié au dîner officiel pour les manifestations d'ouverture de l'année du Maroc en France. Ce dîner était un prélude à l'inauguration de l'exposition « Leclerc au Maroc »

Jeudi 4 février - cette exposition a été réalisée avec le concours de la Commission marocaine d'histoire Militaire (CMHM). Le commissariat de l'exposition est assuré par M^{me} Bahija-Simou de la CMHM et M^{me} Levisse-Tanzi, directeur du Mémorial du Maréchal Leclerc de Hautecloque et de la Libération de Paris et du Musée Jean Moulin.

Ont assisté à ces cérémonies, Son Excellence Mohamed Berrada, ambassadeur de SM le Roi du Maroc à Paris, le général Kadiri, directeur du cabinet de SM le Roi, le général Arroub, président de la Commission marocaine d'histoire militaire, le colonel Tayeb Bainoijti, attaché de défense, M. Mohammed Kendib, chargé de l'action culturelle, M^{me} Bahija Simou de la CMHM.

Du côté de la Ville de Paris, M. Roussin, ancien officier, ancien ministre, présidait cette réception. Il avait à ses côtés, notre ami le général Delmas, ancien directeur du Service historique de l'Armée, président de l'Institut d'histoire militaire comparée et de la Commission française d'histoire militaire.

Nous donnons dans ce numéro, sous toutes réserves, la date des cérémonies qui se dérouleront au cours de l'année 1999.

7 - Le Musée des Goums, 13 avril

Le colonel Sornat auquel je veux rendre l'hommage qu'il mérite et à qui je passerai la parole dans quelques minutes, suit activement l'évolution de la présentation de nos collections dans la salle qui nous a été réservée au Musée de l'EAI. Je me suis moi-même rendu à Montpellier à deux reprises en septembre et le 4 février 1999. Les travaux d'installation progressent et à chacun de mes passages j'ai pu constater l'avancement des travaux de mise en place, mais je cède la parole au colonel Sornat.

En principe, le musée de L'Infanterie sera inauguré le 19 mai par le ministre de la Défense. L'inaugura-

tion se fera sur invitation. Le général Bouard, commandant l'EAI (*), regrette de ne pas pouvoir recevoir à cette occasion tous les membres des nombreuses associations y compris l'AMI pour des raisons matérielles que tout le monde peut comprendre.

Le comité d'entente des Anciens combattants du Languedoc-Roussillon dont la section Languedoc-Roussillon de La Koumia est partie prenante, a décidé jusqu'à nouvel ordre, de ne pas organiser d'assemblée générale d'anciens combattants à Montpellier. C'est pourquoi l'assemblée générale de La Koumia aura un caractère privé et aura lieu entièrement dans l'enceinte de l'EAI.

Le général Charpentier (D), ancien commandant en second de l'école, a bien voulu se charger de l'organisation de cette assemblée générale. Il faut remercier le général Bouard, malgré le peu de moyens dont il dispose maintenant dans cette période de réorganisation, de nous accueillir et de mettre à notre disposition le maximum sauf musique et clairon.

L'assemblée générale de La Koumia aura lieu le 19 après-midi et le 20 juin dans la suite du colloque d'histoire franco-marocain des 17, 18 et 19 juin (midi) qui a lieu également à l'EAI. Les membres de la Koumia sont chaleureusement invités à y participer.

Faut-il rappeler que la future salle des Goums et des AI a été conçue autour de l'idée suivante : « Faire connaître à un large public et en particulier aux jeunes la geste des Goums Mixtes Marocains ».

Il ne s'agit plus d'un musée du souvenir. Tout ce qui était à Montsoreau ne peut pas matériellement être exposé dans 140 m². Mais grâce à de nouveaux moyens de présentation, y compris audiovisuels, le visiteur qui ignore tout des goums devrait avoir un bon aperçu.

Le côté souvenir du musée sera concentré dans une borne interactive, par la suite consultée par Internet. La mise en « boîte » de 102 goums et de leur historique, de l'historique des goums et des AI, d'une bibliographie, etc. devrait prendre plus de 4 ans de travail. Il est donc fait appel à toutes les bonnes volontés qui pourraient aider à cette œuvre. Merci d'avance.

La Koumia a pris directement à sa charge :

- Un mémorial des goums dans le musée de l'Infanterie « à la mémoire des 4 300 officiers, sous-officiers, mokadmines, maouines et goumiers tombés au champ d'honneur ». À noter que c'est le seul mémorial qui existera dans le musée (à l'exception du mémorial de l'Infanterie dans l'entrée). Il est très bien situé. Le projet a été affiché lors de l'AG de Lyon.

- Un monument aux goumiers « français » morts pour la France, sur plaques de marbre, disposées autour de la réduction du monument de Bouzenika. Il sera situé dans un jardin attenant au musée, à proximité du monument aux Morts de l'Infanterie (**).

Ces deux monuments pour un coût de 200 000 F.

Colonel Daniel Sornat

(*) École d'application de l'Infanterie

SITUATION FINANCIÈRE

La Koumia - Bilan au 31 décembre 1998				
<i>Actif</i>	<i>Actif brut 31/12/98</i>	<i>Amortissement 1998</i>	<i>Actif net 30/09/98</i>	<i>Actif net 31/12/97</i>
Mobilier	8 000	3 200	4 800	5 600
Stocks	83 639		83 639	73 034
Timbres	150		150	150
Portefeuille	1 972 458		1 972 458	1 282 704
Compte épargne	4 669		4 669	4 832
Disponible et caisse	73 362		73 362	54 960
Total	2 1412 278	3 200	2 139 078	1 421 280
<i>Passif</i>	<i>30/09/98</i>		<i>31/12/97</i>	
Report excédent précédent		1 421 280		1 419 866
Excédent de l'année		717 798		1 414
Total		2 139 078		1 421 280

SITUATION FINANCIÈRE

La Koumia - Compte d'exploitation au 31 décembre 1998		
	<i>Dépenses</i>	<i>Recettes</i>
Cotisations et bulletins	101 416	115 478
Cotisations		28 950
Abonnements		73 660
Dons		12 868
Bulletins	101 416	
Subventions	37 099	0
Aides reçues		
Aides données	37 099	
Produits financiers	0	81 784
Intérêts		81 784
Insignes, foulards, livres	37 666	28 758
Insignes, foulards, livres	37 666	28 758
Fonctionnement	91 408	0
Photocopieuse/computer	17 513	
Fonctionnement	28 795	
Loyer et charges	34 931	
PTT	10 169	
Assemblée générale	12 237	0
Assemblée générale	12 237	
Cérémonies diverses	12 237	
Repas des CA	26 301	25 540
Cérémonies	22 143	
Divers	28 905	2 280
Régularisation	0	55 657
Réévaluation portefeuille		55 657
Variation de trésorerie	28 068	
Dotations et stocks	9 805	0
Dotations aux amortissements	800	
Variation de stocks	10 6052	
Total	347 370	309 497
Déficit d'exploitation	37 873	
Apport Fondation	755 671	
Excédent net	717 798	

SITUATION FINANCIÈRE

La Koumia - Budget 1999			
<i>Dépenses</i>	<i>Prévues 1999</i>	<i>Recettes</i>	<i>Prévues 1999</i>
Fonctionnement	30 000	Cotisations	35 000
Loyers et charges	35 000	Abonnements	80 000
Frais postaux	10 000	Dons	15 000
Bulletins	100 000	Insignes et livres	30 000
Aides	35 000	Cérémonies	50 000
Insignes et livres	40 000	Subventions	
Repas-cérémonies	70 000	Produits financiers	100 000
Frais d'installation/musée	260 000		
Total	580 000	Total	310 000
Déficit	270 000		

ACTIVITÉ DES SECTIONS

SECTION RHÔNE-ALPES

Activités de la section Rhône-Alpes en 1998

De 1998, nous retiendrons sans doute le Congrès Koumia de mai à Lyon et l'allocution du Consul général du Maroc dont le commentaire du général Lercel, président de la FARAC de Lyon met en évidence : « l'hommage appuyé aux Goums Marocains, nos frères d'Armes, un acte de foi dans l'amitié franco-marocaine et dans l'avenir des relations entre nos deux pays ».

Il fallait le redire, aussi bien que La Koumia, Rhône-Alpes est « moujoud » pour une éventuelle participation à l'année du Maroc en France en 1999.

17 décembre 1998 - Accueil de Jean Vagnot au « Tagine de l'Atlas » à Grenoble, pour un couscous servi par notre jeune Koumia M'hamed Chahboun. Parmi le petit groupe d'accueil, 4 étaient à l'origine de la section Koumia du Colonel Le Page, le 26 avril 1959, dont Jean Vagnot. En le reconduisant à la maison des personnes âgées, à Claix, grande était son émotion, après ce temps de l'amitié. C'était une première dans ce genre de réunion pour ceux qui, en raison de l'âge et état de santé ne peuvent plus participer aux activités proposées. Or il importe de serrer les rangs avec ceux ne pouvant se déplacer mais qui sont toujours fidèles à La Koumia et donnent signes de vie. Une prochaine circulaire proposera un « quadrillage » des 11 départements de la section, avec les noms des camarades susceptibles de recevoir une visite.

Réunion de section : lundi 18 janvier 1999 au Cercle mixte de Garnison QGF Lyon ; Repas du premier de l'An et galette des Rois.

Colonel J. Magnenot

Additif au discours prononcé à Lyon par M. Jean de Roquette-Buisson sur la stèle du Général Frère mort en déportation :

- 9 préfets morts ou fusillés ;
- 13 sous-préfets ou secrétaires généraux ;
- 5 fonctionnaires de l'Administration Centrale dont Jean Moulin et Fred Scamaroni.

SECTION PROVENCE CÔTE D'AZUR

Temps du Maroc en France : Manifestations en région PACA par la section Provence de la Koumia

- Stèle commémorative à Cuges-les-Pins. À l'initiative de M. Jean Mugnier du 2^e GTM.

Le Maire de Cuges et son conseil municipal ont accepté, à l'unanimité, qu'une stèle soit érigée au Col-de-l'Ange pour rappeler le passage du 2^e GTM le 21 août 1944. Inauguration prévue le 21 août 1999. Coût de la stèle réalisée par le fils de M. Chabert - du 2^e GTM : 16 628 F TTC (voir devis). La somme de 6 600 F a été avancée par le commandant Boyer de Latour pour faire démarrer la confection (voir devis du 17 septembre 1998).

- Bas relief déposé sur la ferme de M. Truphème à Laragne (Hautes Alpes)

À l'initiative du commandant Bellon du 2^e GTM, un bas relief doit être placé le 11 septembre 1999 sur cette ferme qui a servi de PC au 2^e GTM du 8 septembre au 20 septembre 1944. Coût du bas-relief, 16 000 F.

- Projet de monument à Marseille pour rappeler l'action des 1^{er}, 2^e et 3^e GTM pour libérer Gemenos, Aubagne et Marseille. Le commandant Boyer de Latour a engagé des demandes auprès de M. Jean-Claude Gaudin, sénateur-maire de Marseille et de MM. Jean-François Matteï et Guy Tessier, députés des Bouches-du-Rhône. Accueil favorable et intérêt de ces interlocuteurs. Dès son retour en Provence, Boyer de Latour rencontrera M. le Professeur André Gauthier, Conseiller Municipal de Marseille pour lui exposer le projet et examinera les conditions de réalisation... Coût du projet envisagé, entre 250 000 et 300 000 F.

Pour réaliser l'ensemble des réalisations prévues ou arrêtées (Cuges et Laragne), l'enveloppe financière est de l'ordre de 300 000 F. Cette somme importante est hors de portée de la section Provence et aussi de La Koumia.

Des sponsors doivent être trouvés : entreprises à Marseille travaillant avec le Maroc, mairie de Marseille, Conseil général, Conseil régional.

MARCHES DE L'EST

Section des Marches de l'Est

Lieutenant-colonel (H) J. Vieillot
11, Chemin de la Passée
88600 Girecourt sur Durbion

Le 3 janvier 1999

Mon cher camarade,

Avec un retard que je vous prie de bien vouloir excuser, je viens vous offrir, pour l'année nouvelle, les vœux très chaleureux et très affectueux que je forme pour vous, vos familles, pour notre association et pour notre pays.

Mon propos a également un autre but : depuis 1980 j'assume la présidence de la section de l'est de La Koumia. J'ai été désigné à ce poste par le général Feaugas qui m'avait donné rendez-vous à la Croix des Moinats où il venait constater par lui-même, à la demande de notre président d'honneur le général de Saint-Bon, la décrépitude de notre monument aux Morts national. Après mon acceptation, notre président national me fixa une mission :

1- Resserrer les liens entre tous les camarades des départements de l'Est en recréant une section agissante : cette section deviendra la Section des Marches de l'Est (nom suggéré par notre grand ancien le colonel de Ganay).

2 - Restaurer et agrandir le site du monument notre parcellaire du cadastre le permettant. Faire exécuter les travaux suivant un plan agréé et financé par le siège national. Il est à rappeler qu'une subvention fut accordée par le Conseil général des Vosges. C'est notre monument actuel

3 - Organiser annuellement une cérémonie militaire à la mémoire de nos frères d'armes des Goums et des AI tombés au champ d'honneur en y associant les autorités civiles et militaires de la région : C'est notre cérémonie du 8 mai

Naturellement, nous y avons immédiatement associé M. Christian Poncelet, sénateur-maire de Remiremont, président du Conseil général des Vosges, gommier d'honneur et, depuis peu, président du Sénat qui a rarement manqué une de nos cérémonies, mais aussi les différents députés de la montagne vosgienne, tous les maires des communes environnantes ainsi que la presque totalité des associations patriotiques, leurs présidents et leurs drapeaux.

S'agissant des autorités militaires, les délégués militaires départementaux qui se sont succédé ont toujours été présents à nos côtés ainsi que les chefs de groupe ou leurs représentants : 170^e Régiment d'Infanterie, 1^{er} Régiment de Tirailleurs, 18^e Régiment de Transmission, Centre de Mobilisateur d'Épinal et commandant de groupement de Gendarmerie des Vosges.

Au cours de ces dix-huit années, quelques dates méritent d'être rappelées :

- Juin 1985 : assemblée générale de la Koumia à Gérardmer et Ventron, 229 participants ;
- Mai 1992 : accueil de SE l'Ambassadeur du Maroc en France ;
- Mai 1994 : assemblée générale de La Koumia à la Bresse, 152 participants.

Nous ne saurions oublier les réceptions que nous ont réservées les communes de Kayserberg en 1986, Saint-Amarin en 1993, Thiéfosse en 1994.

Cette action de rénovation a pu être menée grâce à une équipe et au concours de tous les camarades de la section qui m'ont toujours et en toutes circonstances, manifesté leur amitié et leur confiance : qu'ils en soient remerciés !

ANNÉE DU MAROC EN FRANCE

Migrations & Développement (M & D)

**Une association qui intéresse les anciens des Goums
et des Affaires Indigènes et leurs descendants**

La Koumia est heureuse de présenter « Migrations et Développement » une association de femmes et d'hommes marocains et français dont l'action généreuse et efficace entreprise dans le bled n'est pas sans rappeler l'œuvre menée par les Affaires Indigènes et par les goums marocains dans les douars les plus reculés du Maroc.

Historique de l'Association

Les émigrés résidant à l'Argentière-la-Bessée et travaillant directement ou indirectement à l'usine de Péchiney (production de l'aluminium) ont eu à faire face en 1986 à la fermeture de l'usine qui leur assurait un travail, ce qui eut pour conséquence :

- le départ à la retraite anticipée à partir de 53 ans ;
- le reclassement du personnel dans les entreprises locales ou dans les entreprises qui arrivent dans le cadre de la reconversion ;
- les mutations vers d'autres usines Péchiney ;
- les créations d'activités économiques par les salariés (projets individuels) ...
- et enfin, le retour au pays pour des immigrés volontaires.

C'est ce dernier point qui a conduit à la création de l'association Migrations et Développement en 1986. Le comité d'entreprise, après avoir négocié des primes d'aide au retour et à la création d'activités, a mis en place une cellule d'aide et d'accompagnement de projets. Cinquante-quatre immigrés, dont 26 Marocains, 20 Algériens et 8 Tunisiens ont opté pour le retour dans leur pays d'origine.

Migrations et Développement s'est donnée pour objectif de favoriser et d'organiser des actions de développement dans les zones d'origine de l'immigration afin d'enrayer l'exode à l'immigration, et en utilisant celle-ci comme dynamique de développement.

Une démarche participante implique conjointement les immigrés, les villageois et les bénévoles de l'association, de nombreuses actions sont menées dans les villages ruraux du sud marocain.

Les réalisations de Migrations et Développement, à l'origine essentiellement axées sur les travaux d'infrastructures (électrification rurale, équipements sociaux, aménagements hydrauliques) se sont progressivement élargies au bénéfice des femmes défavorisées, à l'organisation d'échanges, à l'appui à la création d'activités dans les pays d'origines à la mise en place de classes d'alphabétisation dans les villages ruraux.

En fait, comme le précisent les statuts, l'association a pour but de regrouper en France ou hors de France, toute personne physique ou morale intéressée pour organiser ou participer à des actions de déve-

loppement dans les zones d'origine de l'immigration, permettant, entre autres objectifs, d'enrayer l'exode à l'immigration et de mettre en valeur la dynamique de l'immigration comme force de développement entre les deux rives de la Méditerranée.

L'action de M & D se développe sur quatre axes principaux : électrification rurale, hydraulique rurale, échanges entre population des deux rives, alphabétisation.

Électrification rurale

Alimentés par des groupes électrogènes qui fournissent l'éclairage des habitations et l'éclairage public, 77 villages ont été électrifiés à ce jour c'est-à-dire depuis 1989. Ceci représente 30 000 personnes et 3 250 abonnés, 130 kilomètres de câbles et 1 600 poteaux électriques posés par les villageois et des techniciens.

Hydraulique rurale

Quatre ouvrages de retenues collinaires et seuils biologiques réalisés depuis 1994, deux en construction, dix programmés sur 1999 ; dix réservoirs et bassins d'accumulation ont été installés, accompagnés de canaux d'irrigation pour alimenter populations, bétail et terres agricoles ; installation de bornes fontaines et d'abreuvoirs.

Échange entre population des deux rives

Environ 150 personnes participent à ces actions d'échange dans le cadre : des chantiers échanges (électrification, hydraulique, bibliothèque, informatique...) ; des échanges culturels et d'information, facilitant la transmission du savoir-faire ; en perspective en 1999, échange d'anciens combattants, échange d'élus.

Alphabétisation

M & D en partenariat avec le ministère de l'Éducation marocain a mis en place un programme d'alphabétisation en milieu rural (75 % de filles, 50 % de garçons pratiquement analphabètes) ; treize classes ouvertes en 1998 ; dix-sept classes programmées d'ici à l'an 2000 ; formation d'animateurs éducateurs.

En 1999, année du Maroc en France, M & D fête ses dix ans. Son action a permis l'accompagnement au retour au Maroc d'immigrés licenciés de leurs usines. La démarche participative a impliqué ensemble immigrés, villageois et bénévoles français et européens dans un magnifique élan de solidarité.

La Koumia s'est fait un devoir de faire connaître à ses adhérents cette entreprise de progrès qu'est Migrations & Développement. Toutes celles et tous ceux qui souhaiteraient apporter leur concours à M & D peuvent y adhérer ou envoyer des dons.

Siège en PACA
4 rue Barthélémy 13001 Marseille
Tél. : (33) 04 91 47 57 55 - Fax : (33) 04 91 47 70 64

Ile-de-France
11 rue Stéphenson 75018 Paris
Tél. : (33) 01 42 54 26 56 - Fax : (33) 01 42 54 14 50

Languedoc-Roussillon
15 bis rue Michel Carola - St Jacques 66000 Perpignan
Fax : (33) 04 68 50 50 50

Rabat-Casa
45 rue de l'Oukaïmeden Appart. 5 Rabat-Agdal
Tél. : -2127670757 - Fax : 2127673340



LECLERC AU MAROC

Exposition organisée dans le cadre de « l'année du Maroc »

Cette exposition fut réalisée grâce au concours très actif de la Commission marocaine d'histoire militaire, avec l'aide du Musée de l'armée et du Service historique de l'armée de terre. Y ont participé l'établissement cinématographique des armées (ECPA) et M. Rosenberg, peintre aux armées.

Cette exposition était ouverte au public du 5 février au 14 mars 1999 au Jardin Atlantique à la gare Montparnasse dans des salles jouxtant le mémorial du Maréchal Leclerc et le musée Jean Moulin.

L'objet était de rappeler les liens tissés avec le Maroc par le lieutenant de Hauteclouque dès 1926 puis par le Général Leclerc commandant la 2^e DB en 1943 enfin par l'inspecteur des Forces armées en 1946-1947.

Vieilles photographies, lettres et textes, cartes d'état-major, objets divers, dessins et caricatures, tenues lui ayant appartenu évoquent les différentes étapes marocaines du Lieutenant de Hauteclouque en même temps qu'un très beau film rappelle la participation du Maroc à la libération de la France et à la victoire au prix du sacrifice de leurs vies par de nombreux soldats marocains.

C'est en 1926 que le Lieutenant de Hauteclouque rejoint le Maroc au 8^e régiment de Spahis à Taza. En 1927, nommé instructeur à l'école militaire des élèves officiers marocains de Dar-el-Beïda, il marquera son passage par l'intelligence de son autorité et par son rayonnement prouvant aux jeunes marocains son profond attachement au Maroc et leur apprenant, par exemple, à aimer la France.

En 1929, il est affecté au poste des Affaires indigènes de M'Zizel comme adjoint de son ami et camarade de promotion à Saint-Cyr, le lieutenant Jean Lecomte. À la tête du 38^e goum, il découvrira le véritable sens de la pacification menant avec panache de nombreuses opérations pour parvenir à la soumission de tribus rebelles au pouvoir central du Sultan.

En 1943, le Maroc retrouve Henri de Hautecloque, devenu Général Leclerc, à la tête de la 2^e division blindée en formation à Témara. Il y renoue des relations avec ses anciens élèves de Dar-el-Beïda, mais aussi avec le Palais.



Rien ne peut mieux illustrer l'image laissée par le Général Leclerc auprès de SM Mohamed V que les paroles prononcées par son fils, SM Hassan II, au cours de la réception que celui-ci réserva aux anciens des Affaires indigènes et des goums, lors du congrès de La Koumia au Maroc, en 1995. En voici un extrait :

« [...] Mais je dois dire aussi en reconnaissance pour la mémoire d'un homme que nous

n'avons pas cité aujourd'hui, le Maréchal Leclerc, que c'est grâce à lui et à son comportement que la fraternité d'armes(*) entre les Marocains et les Français a pu non seulement se souder mais durer. Pourquoi ? Parce qu'en 1944, la 2^e DB étant en pleine instruction à Témara, et lors des premiers événements de 1944 lorsqu'il y eut la réclamation de l'indépendance et qu'il y eut des troubles à Rabat et un peu partout, le résident général de l'époque, M. Puaux, avait demandé au Général Leclerc de vouloir bien lui donner ses troupes pour ramener l'ordre.

Alors le Général refusa net en disant : "Je suis ici pour entraîner les Marocains qui vont bientôt se battre avec nous, mourir avec nous. Il n'est pas question pour moi que des Marocains tuent des Marocains et que des Français tuent des Marocains".

Et grâce à Dieu, cette réponse permit qu'il n'y eût pas de conflit ni dans l'esprit des Français ni dans l'esprit des Marocains alors qu'ils allaient affronter l'ennemi comme eux.

Je me devais de citer cette attitude du Général Leclerc pour l'histoire et pour la mémoire ».

À l'exposition « Leclerc au Maroc » figure la photographie représentant SM le Roi Hassan II remettant au général Le Diberder la magnifique Koumia qui bientôt trouvera sa place dans le Musée de goum à Montpellier. Présente, également, la photographie du Général Leclerc de Hautecloque remettant la croix d'officier de la Légion d'honneur à Si Bekkai, l'un de ses élèves de Dar-el-Beïda. C'était en 1947. Le 27 novembre de cette même année, c'est en territoire marocain qu'il trouvera la mort dans son avion tombé entre Oujda et Colomb-Béchar.

(*) Voir article « Fraternité d'armes » page 40.

PROGRAMME POUR L'ANNÉE DU MAROC

« Mémoire de l'Année Marocaine »

Film documentaire - Professeur Bahija SIMOU, Membre de la C.M.H.M.

« Maroc-France : une fraternité d'armes »

Exposition itinérante - Quelques villes symboliques de France (Épinal, Montbéliard, Belfort, Strasbourg, Bastia) - 30 juin - 30 novembre 1999.

« Cérémonie de recueillement »

Nécropole Rougemont (Doubs) BELFORT. Date à confirmer.

« Cérémonies du Souvenir »

Épinal 20 juin 1999, Bastia 4 octobre

« Représentation du Maroc »

Colloque - Salle Clemenceau, Palais du Luxembourg, Sénat, Paris les 13 et 14 octobre 1999.

« Histoire Militaire et Témoignages »

Colloque - École d'Application de l'Infanterie Montpellier - 17-18-19 juin 1999.

« De l'Atlas au Rhin : le soldat marocain sous le crayon d'un artiste français »

(Jouanneau-Irriera 1939-1945)

Exposition fixe - Hôtel de ville de Paris - 18 juin - 18 juillet 1999.

« L'Année Marocaine : Traditions et ouverture »

Exposition fixe - Musée de l'Armée Hôtel des Invalides. Salle des expositions temporaires.
14 avril - 1^{er} septembre 1999.

« Leclerc au Maroc »

Exposition fixe - Mémorial du Maréchal de Hauteclocque et de la Libération de Pans. Musée Jean Moulin
4 février - 15 mars 1999

CÉRÉMONIE À L'ARC DE TRIOMPHE LE MARDI 13 AVRIL 1999 À 17 HEURES

À l'occasion de l'Année du Maroc La Koumia participera au dépôt de gerbe sur la tombe du Soldat Inconnu le mardi 13 avril à 17 heures.

Rendez-vous à 16 h 30 au « Musoir » (entrée du passage souterrain) en haut des champs Élysées à droite en montant.

Les membres de La Koumia sont invités à venir nombreux à cette cérémonie.

PROJET SPÉCIAL SECTION PROVENCE-CÔTE D'AZUR POUR L'ANNÉE DU MAROC

- Pose d'une stèle le 21 août 1999 au Col de l'Ange, sur le territoire de la commune de Cuges-les-Pins, lieu de passage du 2^e GTM.

- Pose d'une plaque en septembre 1999 rappelant le séjour du 2^e GTM à Laragne sur la ferme ayant servi de PC au 2^e GTM.

- Érection d'un monument à Marseille au Parc Borely, lieu des combats des 2^e et 3^e GTM à la gloire des quatre GTM.

LE TEMPS DU MAROC À PARIS ORGANISÉ PAR LA MAIRIE DE PARIS

« Maroc, l'occident extrême »

Exposition du 14 avril au 18 juillet 1999, Petit Palais, Musée des Beaux-arts de la ville de Paris, avenue Winston Churchill. Tél. : 01 42 65 12 73

« **Paris-Casa, suites marocaines** »

Exposition du 27 mai au 25 juillet 1999, Couvent des Cordeliers, 15 rue de l'École de Médecine
75006 Paris. Tél. : 01 42 76 65 65

« **Touhami Ennadre** »

Exposition photographique, Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy,
75004 Paris. Tél. : 01 44 78 75 23

« **Leclerc au Maroc** »

Exposition du 5 février au 14 mars 1999, 23 allé de la 2^e DB, gare Montparnasse, 75015 Paris.

« **Les enchanteurs marocains** »

Reconstitution des couleurs de la place Jama-el-Fna, Jardin des Tuileries, du 10 au 18 juillet 1999.

« **Femmes des plaines et des montagnes** »

La tradition des femmes au Maroc, Festival d'automne à Paris, Bouffes du Nord,
du 21 septembre au 3 octobre 1999. Tél. : 01 53 45 17 00

« **Musiques religieuses** »

Festival d'art sacré. Novembre-décembre 1999

« **La porte de Meknès** »

Peinture monumentale par Catherine Feff, place de la Concorde, avril-juin 1999.

UN FILM ET UN DÉBAT SUR LES GOUMIERS MAROCAINS

Alain de Sedouy avait il y a quelques années réalisé un film sur les gومiers marocains dans le cadre d'une série de documentaires sur « ce qu'étaient devenus les soldats de l'Empire ».

Le 1^{er} décembre 1998, la chaîne de télévision Canal Satellite organisait dans ses studios une projection de ce film suivie d'un débat conduit par Alain Jérôme. Étaient conviés M. Masseret, secrétaire d'État aux Anciens combattants et victimes de guerre, les généraux Le Diberder et Salkin, le Commandant Georges de Latour accompagné de sa fille Patricia, une arrière petite nièce d'Abd el Krim, étudiante mariée à un Français, et enfin deux anciens gومiers établis en France. Après le passage du film qui peut prêter de notre part, anciens des goms, à certaines critiques, Alain Jérôme orienta le débat sur essentiellement quatre points :

- les gومiers au cours des précédents conflits ;
- la relation officiers, sous-officiers et gومiers ;
- que reste-t-il de cette relation ?
- la grande amertume ressentie par les gومiers devant l'inégalité des retraites qui leur sont servies par rapport à celles servies aux militaires français.

M. Masseret a répondu sur ce dernier point. Préalablement les anciens officiers présents sur le plateau n'avaient pas manqué de souligner cette injustice envers des soldats ayant servi la France et ayant largement contribué à sa libération. M. Masseret avança avec prudence sur ce terrain et ne donna que peu d'espoir aux deux anciens gومiers présents qui lui présentaient leurs fiches de retraite.

CARNET

Naissances

Nous avons appris la naissance de :

- Foulques Pellabœuf, fils du capitaine et M^{me} Jean Yves Pellabœuf, le 27 octobre 1998, 12^e petit fils du Colonel Pellabœuf, 9^e arrière petit fils du général Sartre.

- Blanche Haussermann, le 30.9.1998, et Bertille de Villiers, le 6.1.1999, petits-enfants du général François Delhumeau et les 8^e et 9^e arrière petits enfants du colonel Jean Delhumeau (+).

Nos félicitations aux parents et meilleurs vœux aux jeunes enfants.

Décès

Nous avons le regret d'annoncer le décès de :

- le lieutenant Pierre Battu, le 1^{er} juin 1998, à Lyon
- l'adjudant-chef Le Tonnelier, le 15 décembre 1998 à Mont-Saint-Sulpice
- le colonel Guy Bachmann en décembre 1998, à Seignelay
- le colonel François Vernier, décédé à Castres le 4 janvier 1999
- l'adjudant-chef Caron le 27 janvier 1999
- l'adjudant-chef Duchamp, le 7 février 1999
- M^{me} Jules Jacquemard, belle-mère de M. Pierre Battle
- M^{me} Maurice Legoux, le 26 novembre 1998 à Nice
- M^{me} André Saintain, le 30 octobre 1998 à Besançon
- M^{me} Jules Jacquemard, le 26 janvier 1999 à Villers-marmery
- le général Loubaris, chef d'EM des Armées royales du Maroc,

La Koumia adresse toutes ses condoléances aux familles.

Décoration

L'adjudant Raoul Corbelin a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur à Treffort. Remise de la décoration par le colonel Magnenot.

Promotion

Nomination au grade de général de Henry-Jean Fournier, fils du colonel Jean-André Fournier.

IN MEMORIAM

COLONEL FRANÇOIS VERNIER

Le colonel François Vernier s'est éteint le 4 janvier 1999. Saint-Cyrien de la promotion « Soldat Inconnu » 36-38, il fut affecté comme sous-lieutenant au 129^e régiment d'Infanterie. Très grièvement blessé le 14 juin 1940 et fait prisonnier, il fut amputé d'un bras et libéré comme grand blessé.

Ce fut alors pour lui le début de sa brillante carrière marocaine. Avec l'aide de son cousin le général François Partiot, il est affecté en 1941 aux Affaires indigènes et rejoint Ouaouizarth dans le cercle d'Azilal où sous les ordres du commandant Boyer de Latour et du capitaine Hubert, il apprendra le passionnant métier d'officier des Affaires indigènes.

Après avoir suivi le cours des AI à Rabat, il est affecté comme chef de poste à Zaouia A'Hansal, seul Français régnant sur ce superbe coin du bout du monde. Il y apprendra, outre le berbère, à nager avec un seul bras.

Lorsqu'en 1943 se forme le 2^e GTM (*), il « intrigue » pour être affecté dans une unité combattante malgré l'amputation de son bras, menaçant même de rallier les « Français libres » si cela ne lui est pas accordé. Bien lui en prit car avec le 74^e Goum du 15^e Tabor il participera aux combats de la libération de la Corse où il fit la connaissance, à l'Île Rousse, de celle qu'il épousera quelque temps après.

De retour au Maroc il connut divers postes, Aïn Leuh, Mezguitem. Puis sa préparation à l'École d'État-Major le ramena à Paris en 1948. Affecté à Baden Baden en 1950 auprès du général Guillaume, celui-ci l'emmène avec lui au Maroc lorsqu'il y est nommé résident général. Chef de l'annexe de Tounfit il y sera remplacé par le capitaine Alby en 1955.

De 1955 à 1958, le commandant Vernier sera attaché militaire adjoint près l'Ambassade de France en Allemagne. Après une interruption d'un an qu'il devra passer au Val-de-Grâce, remis sur pied, il retrouvera son poste en Allemagne.

C'est en 1964 que François Vernier profitant d'une loi de dégageant de cadres quittera l'Armée. Ce grand soldat était aussi un homme de grande culture. Il reprit des études, passa avec succès sa licence, puis sa maîtrise d'allemand. Pendant plusieurs années il se plongea dans la préparation d'une thèse d'état sur « Herder et l'esthétique ».

Retiré à Nice en 1982 après avoir avec son épouse parachevé l'éducation de leurs enfants il poursuivit ses travaux et il écrivit beaucoup.

C'est au mois de juin 1998 que son état de santé déclina. Il s'est éteint en ce début d'année entouré de son épouse, de ses enfants et petits enfants. Inhumé à Saint-Pouange dans l'Aube, il y a rejoint sa fille Christiane décédée en 1985.

(*) Groupement de Tabors Marocains

Lors de ses obsèques célébrées à Saix près de Tarbes le 7 janvier 1999, son neveu le général de Division Aérienne Maurice Rougevin-Baville évoqua sa mémoire. En voici quelques extraits :

« Deux traits de son caractère m'avaient frappé : sa joie de vivre, son enthousiasme. J'avais découvert aussi d'autres aspects de son caractère : sa puissance de travail, son acharnement à bien faire tout ce qu'il entreprenait. Son amour du métier des armes, je l'ai appris à Nice, en visitant son bureau, son « musée », tous les trésors qui lui rappelaient Saint-Cyr, la bataille de France, l'Afrique du Nord, le débarquement en Corse où, au passage, il fut fait prisonnier par une belle insulaire, puis la campagne de France, le Maroc de nouveau, où il retrouve les goums, si chers à son cœur, et les Affaires indigènes, l'Allemagne enfin. Quelle passion, quelle foi quand il me décrivait chaque objet, chaque relique !

C'est peut-être le chrétien que j'ai découvert en dernier, au détour de quelques phrases, de quelques réflexions qui disaient sa foi et son amour du Christ. Mais la pudeur, la discrétion étaient souvent trop fortes pour qu'il s'exprimât trop librement.

Ces mots résument sa vie : sous des dehors calmes et tranquilles, il s'est toujours battu, avec courage, avec énergie, avec amour. En officier, en chrétien. »

Le colonel Vernier avait été fait Commandeur de la Légion d'Honneur très jeune. Il était titulaire de la Croix de Guerre 39-45, du Ouissam Alaouite et de nombreuses autres décorations.

Que Madame Vernier sache que les membres de La Koumia ont appris avec beaucoup d'émotion la disparition de ce camarade et qu'avec ses enfants, elle soit assurée du grand souvenir que laisse François Vernier.

EMMANUEL MIGNOT (1918-1998)

Au cours d'une hospitalisation pour insuffisance respiratoire, l'été dernier, à l'hôpital de Cahors, Emmanuel Mignot a succombé à une crise cardiaque : il s'est éteint le 18 juillet à l'âge de 80 ans

Saint-Cyrien de la promotion « De la Plus Grande France » (1938-1939), il sort - avec quelques autres sous-lieutenants - dans l'Armée de l'Air. Sa carrière militaire, atypique, est partagée entre : • l'Armée de l'Air : École de Pilotage de Saint-Cyr ; États-Unis ; Allemagne, puis les Affaires Indigènes : cours des AI à Rabat (1941-1942) ; Cercle de Goulmina ; Poste des Aït Ishaq (Cercle de Khenifra) 1949-1952 ; Délégation des Affaires Urbaines (DAU) de Meknès.

Il quitte le Maroc, en septembre 1955, pour le secteur privé.

Sa carrière civile se déroule dans l'industrie des pétroles entre :

- la Raffinerie Antar, à Donges (Loire Atlantique) de 1955 à 1970 ;

- le siège de la Compagnie Antar à Paris (1970-1974) ;
- le siège du Groupe Elf-France, à la Défense (1974-1979).

Il prend sa retraite, le 1^{er} janvier 1979, à Neuilly-sur-Seine.

Au Maroc, il s'était fait remarquer dans toutes les missions qui lui avaient été confiées dans le bled - au contact des tribus difficiles comme les Aït Mohad et les Ait Ishaq - puis dans la partie ancienne d'une grande ville. Voici à ce sujet, le témoignage du général Paul Renaud, capitaine en 1954, son adjoint de l'époque : « Emmanuel Mignot avait été parmi les premiers officiers AI mutés du bled dans les médinas, pour y restaurer un certain contrôle à l'heure de la montée de l'Istiqlal (*).

Son bureau était installé à l'entrée principale de la ville ancienne, à « Dar Baroud », aux pieds des remparts. La porte était ouverte, gardée par quelques mokhaznis débonnaires. Il s'agissait de rétablir des liens qui s'étaient distendus entre la municipalité et le khalifa (**) du Pacha, les conseils de quartier et la population, une mission de contact avec un minimum de papiers (y avait-il seulement une machine à écrire ?)

Emmanuel Mignot exerçait cette mission comme auparavant, au milieu des tribus, avec sa grande chaleur humaine, sa voix grave et sa gouaille inimitable. Il circulait dans les ruelles peuplées de la médina, en tenue et képi bleu, interpellant les uns et les autres, quand ce n'était pas au volant de la 2 CV poussive, de service, qu'il pilotait comme un avion de chasse... »

Jamais jusqu'à son départ, en septembre 1955, il ne connut d'incident avec une population pourtant soumise à la poussée nationaliste : il rendait compte de cette poussée avec lucidité et une certaine résignation triste qui ne freinait pas son activité... »

Emmanuel avait épousé le 8 novembre 1942 à Ksar-es-Souk, Mademoiselle Monique Astier de Vilatte, fille du colonel, commandant le territoire de Tafilet. Ils eurent six enfants et 17 petits-enfants. Au cours de leur séjour à Neuilly, ils furent très éprouvés par le décès de leur fils Olivier, en 1982, au Brésil, à l'âge de 36 ans, et par l'état de santé de Bernard, leur fils aîné, pendant de longues années. Ils avaient en outre, subi, Monique et lui, plusieurs graves interventions chirurgicales. Dans ces moments difficiles, Emmanuel a toujours fait l'admiration de son entourage.

Depuis peu de temps, ils s'étaient installés à Boulogne à la résidence des Pins et retrouvaient pendant les vacances, leurs enfants et petits-enfants à « La Laurie » dans le Lot... où Emmanuel vient de s'éteindre.

Pour finir, citons ces quelques lignes écrites par sa fille Ostiane, en hommage à son père : «... Voilà Papa absent. C'est lourd. Il nous a tellement gâtés, portés, écoutés, réconfortés. Quelle force discrète. Quelle humilité. Quelle foi ».

Avec tous les membres de sa famille, nous pleurons un ami très cher que nous n'oublierons pas.

Hervé de La Ménardière

Elkhab (1950-1952) Aït Ishaq (1952-1955)

POINT DE VUE DE L'HISTOIRE

LE 3^E G.T.M. (*) EN ITALIE DE JANVIER À MAI 1944

Extrait de correspondances du Colonel Elye Saint-Marie, alors chef de bataillon, adjoint du Colonel Massiet du Biest

Noël 43...

Enfin ça y est. Notre embarquement pour l'Italie est maintenant certain pour un avenir très proche, simple question de jours seulement. Depuis quarante-huit heures, nous sommes en « area », ce qu'en français on appellerait zones de stationnement. Ces « areas » nous les appelons « stalag », car une fois rentrés derrière leurs barbelés, on n'en sort plus que pour prendre le bateau.

Notre camp ressemble à tous ceux que tu peux voir aux environs de Casa. Il a la particularité d'être dressé sur un terrain en pente, et comme il pleut à verse, SB et moi avons dû faire aménager une seguia (**) en Y au milieu de la tente que nous partageons, pour éviter d'y être totalement inondés.

Au dernier moment hier au soir, notre padre nous a organisé impromptu une messe de minuit. Très réussie. Très recueillie aussi et parfaitement édifiante. On sentait que nos cadres, tout à la joie du départ imminent, réalisaient la gravité de l'aventure que nous allions courir.

P.C. 4 janvier 44...

Nous avons embarqué le 27 à Mers-el-Kébir sur un gros paquebot anglais armé par des Écossais, et transformé en transport de troupes.

Malgré les chinoiseries du TQM tout s'est bien passé. Le Transport Quarter Master est l'ensemble des mesures préparatoires à l'embarquement (marquage des véhicules et des bagages aux lettres et chiffres de l'unité, liste nominative en quantité d'exemplaires etc.) les unes fort judicieuses, les autres parfaitement inutiles, mais toute cette paperasserie américaine qui semble pire que la nôtre a donné un tintouin du diable depuis 2 mois, aux officiers chargés de cette corvée

Nous sommes arrivés à quai le matin, la pluie avait heureusement cessé, car le stationnement a été assez long. Embarquer un par un, près de deux mille cinq cents hommes prend du temps. Les officiers américains postés à la coupée contrôlaient les opérations appelant chaque passager et le pointant au

(*) GTM : Groupe de Tabors Marocains

(**) seguia : rigole

passage. Pour éviter toute complication, nous avons donné aux goumiers la consigne formelle de répondre « présent » quel que soit le nom appelé. Par une chance providentielle, le dernier nom appelé a coïncidé avec l'arrivée du dernier goumier.

Puis cela a été l'embarquement, plein de pittoresque, de nos trente-trois « ayalats » (***) engoncées dans leur djellaba, ceinturées qui d'une ficelle, qui d'une courroie, le capuchon rabattu sur la tête. Seule la chaussure donnait la note personnelle de chacune de ces dames, les unes en naïls, les autres en telghas, certaines en souliers européens de tous modèles mais tous passablement fatigués. Elles ont obtenu un gros succès de curiosité. L'acceptation de nos femmes par la base américaine nous avait donné quelques inquiétudes. On les avait inscrites comme « section féminine du GTM », « natives nurses » en quelque sorte et grâce à cette présentation leur admission à bord n'a soulevé aucune difficulté. Nos galants alliés nous avaient même offert de les installer en cabines de première. Nous leur avons suggéré qu'un poste en bout de corsive avec une sentinelle à la porte ferait bien mieux leur affaire. Nous veillons à la bonne tenue de nos femmes et il est certain que lâchées en liberté à bord, elles eussent mis une certaine perturbation tant dans l'équipage que parmi les troupes françaises et américaines voyageant avec nous.

Quant à Monsieur Goumier, une heure après son installation, il était à bord comme chez lui et avait pris possession du bateau. Au bout de trois heures de mer, il avait réussi à obstruer à peu près tous les écoulements d'eau, WC, lavabos ou poste de lavage pour la vaisselle. Évidemment nos bons Berbères ne sont pas encore très familiarisés avec tous les perfectionnements du confort occidental. Cela a failli faire un drame. Nous avons vu surgir au PC le lieutenant-colonel anglais commandant d'armes des troupes embarquées flanqué du second capitaine qui nous ont entraîné, le colonel et moi sur les lieux du crime. Évidemment, le spectacle n'était pas beau. Les coursives étaient transformées en ruisseaux, ou plutôt en égouts, charriant tout ce que tu peux imaginer comme immondices et dégageant une odeur à tomber asphyxié. On nous a priés de faire nettoyer et remettre en état au plus tôt, et d'inviter les goumiers à se servir du matériel de façon plus judicieuse, car de pareilles fantaisies peuvent avoir des répercussions graves pour la sécurité du bord. Le lieutenant-colonel, très gentleman s'était montré plein de tact, mais par contre, le second capitaine Master B., lui, avait été parfaitement désagréable.

En ce qui concerne notre installation, je partageais avec SB une cabine à deux couchettes sur lesquelles nous avons fait installer notre literie de campagne. Nous aurions été aussi confortables qu'à bord d'un transat ou d'un Paquet, n'était la parcimonie avec laquelle on nous mesurait l'eau douce. Repas dans la salle à manger. Nappes, serviettes, argenterie et maître d'hôtel en spencer blanc. Breakfast copieux suivant la plus pure tradition britannique, déjeuners et dîners très convenables pour de la cuisine anglaise. Une seule lacune : régime sec complet.

La traversée s'est effectuée à grande allure par temps généralement beau, aussi peu de goumiers ont été malades. À part les inspections, les exercices d'abandon et le black-out total (défense de fumer sur le pont après le dîner) nous avons l'impression d'être en croisière. Évidemment l'élément féminin était à peu près inexistant à part les quelques ambulancières d'un régiment de chasseurs d'Afrique voyageant avec nous.

L'impression de sécurité était complète. Notre convoi de cinq gros paquebots rapides était sérieusement escorté - de 8 à 12 bateaux de guerre qui nous encadraient et c'eut été une véritable tentative de

(***) "Dames de compagnie" des goumiers (Ndlr)

suicide pour un sous-marin ennemi que de s'attaquer à notre armada. Quant aux attaques d'avions, la formidable DCA du convoi nous eut permis, le cas échéant, d'y faire face dans d'excellentes conditions.

Le dimanche la messe a été célébrée par notre padre dans la chapelle du bord.

Enfin, le 30 au matin, nous nous sommes réveillés en vue des terres et comptons bien débarquer en fin de matinée. Malheureusement entre Capri et Sorrente, à l'entrée de la baie de Naples nous avons été pris par le gros temps ; impossible d'entrer au port sous peine d'être drossé par le vent sur les épaves qui encombrant encore le chenal. Nous en avons été réduits à faire des ronds dans la baie. Pas même, à cause du temps, la consolation de bénéficier de l'admirable panorama dont je gardais depuis 1923 le souvenir très vivant. À force de tourner en rond, un des bateaux du convoi a heurté une mine, probablement détachée de ses orins. L'explosion a provoqué une grosse déchirure à l'avant et causé des pertes assez graves dans l'équipage britannique et les soldats américains embarqués à bord.

Le 2 au matin, la mer s'étant calmée nous avons pu accoster. Nous avons retrouvé à quai, nos voitures qui étaient parties la veille de notre départ, sur un Libert. Au débarquement des bagages, désagréable surprise de trouver vides les barriques de bon vin d'Algérie que nous avions chargées. L'équipage les avait découvertes et bues à notre santé.

Avec ma Jeep et grâce à mon fidèle Charlot qui connaît maintenant la ville comme sa poche, j'ai fait un tour rapide dans Naples avant de rejoindre notre bivouac 12 km plus loin. Le port et ses environs ont terriblement souffert des bombardements alliés : les bassins sont encore pleins d'épaves, les docks et les quais, ratatinés pour la plupart. Les bas quartiers, jadis très pittoresques avec leurs guirlandes d'oripeaux multicolores séchant aux fenêtres sont à peu près rasés. Bénédiction pour l'hygiène, mais dommage pour le touriste. Gros dégâts aussi dans le quartier de Santa Lucia, et quelques immeubles de ci de là éventrés par les bombes dans le reste de la ville. Grande animation dans les rues où se coudoient civiles italiens et militaires anglo-saxons. Les magasins m'ont paru bien achalandés d'un tas de choses que l'on ne connaît plus depuis longtemps en Afrique du Nord. Je prospecterai cela une autre fois. Croisé de nombreux corbillards tous plus somptueux les uns que les autres ; véritables carrosses surchargés d'ornementation et tirés par de magnifiques chevaux bais bruns très richement caparaçonnés. Cela vaut la peine d'être enterré à Naples. Au taux où est la lire on en a largement pour son argent. En attendant les Napolitains meurent comme des mouches. Le typhus fait des ravages d'autant plus violents que la saleté légendaire de la ville ne semble pas encore avoir été améliorée par l'occupation alliée.

Après cette rapide reprise de contact, j'ai rejoint notre bivouac installé dans une prairie particulièrement humide. Il fait le matin un froid de canard dans les gaitounes où l'eau affleure presque le sol. Pour peu qu'il continue à pleuvoir, nous serons submergés. Une ferme abrite notre popote et nos bureaux. Installation des plus rudimentaires mais peut-être regretterons-nous bientôt ce minimum de bien-être.

15 janvier...

Notre bivouac devenant intenable avec la pluie, nous avons installé nos pénates dans la petite ville voisine de Caivano qui, malgré son aspect de gros village, forme avec sa voisine presque contiguë de

Cardito une agglomération qui doit approcher de 30 000 âmes.

Les bureaux du PC sont installés au premier étage d'une école bâtie autour d'une vaste cour quadrangulaire. Le rez-de-chaussée est encombré de réfugiés, vieillards, femmes et enfants en majorité, une véritable cour des miracles. Les gosses se chamaillent, les femmes font la chasse aux poux ou se crépent le chignon avec des hurlements qui obligent le poste de police à mettre un peu d'ordre dans ce troupeau d'une saleté sordide, comme je n'en ai encore jamais vue. Nos Marocains eux-mêmes en sont écœurés, et Dieu sait s'ils sont peu difficiles en la matière.

Les rues sont très étroites et leur pavé inégal disparaît sous une couche de boue gluante de dix centimètres d'épaisseur. Mais nos hommes sont à l'abri et nous, logés chez l'habitant. Pour mon compte, je suis dans une grande maison de belle construction avec une vaste cour et des plafonds décorés de fresques légères ; de gracieuses beautés à peine voilées veillent de haut sur mon sommeil. Le mobilier est réduit quoique parfois de qualité. Les propriétaires semblent très quelconques, je n'entretiens avec eux d'autres relations que le « buon giorno » « buona sera » quand je les croise dans l'escalier.

Je vais presque tous les jours en liaison à Naples. Entre les visites aux différents bureaux de la base et de l'EM, j'ai largement le temps de flâner en ville et de faire avec elle une connaissance plus approfondie qu'au cours de mon escale de 1923.

J'ai parcouru quelques magasins ; on y trouve de tout, lingerie, bonneterie, vêtements, chaussures, gants, papeterie, etc. Les antiquaires, dont j'ai visité quelques beaux magasins ont encore beaucoup de très jolies choses. Les prix sont chers mais pas inabordables.

Mes camarades et moi avons renoncé aux mess français très médiocres et chichement installés. On voit que nous sommes les parents pauvres de l'Armée. De temps en temps nous allons déjeuner sur le vieux port, au restaurant « Zia Theresa » (Tante Thérèse) qui était coté jadis. La chère y est très acceptable, les prix aussi. On y mange d'excellent poisson. Public en grosse majorité allié. Quelques jeunes femmes du cru visiblement en quête de bonne fortune. Bien entendu, l'inévitable ténor édenté qui rabâche les vieilles romances « Santa Lucia » « O sole mio » ou le « funiculi - funicula ».

Dimanche, j'ai été au théâtre San Carlo que tu connais de réputation. Les Anglais y ont organisé des concerts dominicaux pour les troupes alliées, avec l'orchestre local qui est excellent. Un peu trop de Rossini et de Verdi à mon gré, mais nous sommes en Italie, et le reste des programmes vaut bien quelques concessions à la musique nationale. Mais là encore, on ressent l'impression d'être les parents pauvres. Au début de chaque concert l'orchestre attaque les hymnes anglais et américains que l'assistance écoute religieusement. Mais point de Marseillaise et je t'assure que l'on en souffre dans son orgueil de Français.

Nous avons enfin récupéré nos animaux qui sous la direction de notre fidèle « Vêto », ont fait sur une coquille de noix de 2 400 tonnes, une traversée mouvementée. Alerte aux avions, mines flottantes et tempête, rien ne leur a manqué. Coût, deux chevaux tués - l'un, dans un violent coup de roulis a cassé son box et est tombé à l'étage inférieur où il s'est cassé les reins, assommant un collègue. Nos bons chevaux et nos braves mulets avaient bien l'air un peu grotesques suspendus à la grue qui les mettait à terre, mais semblaient tout heureux de retrouver le plancher des vaches. Mes deux chevaux n'ont pas souffert du voyage, un peu de pansage et de repos et ils seront d'attaque. Je pense que maintenant que nous voilà au complet, hommes, animaux et véhicules, nous ne tarderons plus à être engagés.

22 janvier...

Nouveau cantonnement à environ 15 km à vol d'oiseau des lignes. Nous sommes dans un petit village qui fut jadis fortifié, à l'époque où les puissants locaux se faisaient la guerre, il y a de cela quelques siècles. Le mur d'enceinte existe toujours servant aussi de mur de soutènement car le village est bâti sur un éperon montagneux qui domine la vallée du Volturno sur laquelle on a une vue magnifique. Notre bled répond au nom gracieux de Sainte

Marie des Olivettes ce qui te le situe en pleine forêt d'oliviers qui paraissent être la grande ressource du pays. Les gens sont accueillants, mais pas à la manière des Napolitains. Ce sont des montagnards beaucoup plus dignes, plus travailleurs et beaucoup moins sales. Le costume des hommes rappelle un peu la tenue classique du bandit calabrais avec le tromblon et les pistolets en moins. Les femmes ont généralement un assez beau port accoutumées qu'elles sont à porter sur la tête, comme jadis nos montagnardes pyrénéennes. Leurs cruches en cuivre rappellent un peu la forme des Hesades mais avec deux grandes anses.

Nous logeons mes camarades de l'EM et moi au presbytère, vide de son curé emmené comme otage par les Allemands lors de leur repli devant les Américains. Une explication de cette mesure brutale nous a été donnée dans sa chambre même. Nous avons trouvé au-dessus de son lit les photos de trois soldats français que nous avons supposé être ses neveux émigrés en Afrique du Nord et naturalisés Français. Le presbytère a été naturellement pillé de fond en comble par les Boches à leur départ, ce qui ne t'étonnera pas. L'église est, comme il sied, à deux pas du presbytère. Elle n'a d'autre cachet particulier que ces chants qu'on y entend aux offices. Si la piété se mesure à la ferveur des chants liturgiques, nos hôtes iront tout droit au Paradis. Mais si l'entrée en est subordonnée à l'harmonie des cantiques, ils ont une bonne chance de rôtir pour l'Éternité. De ma vie je n'ai entendu des chants aussi criards débités avec volubilité en voix de fausset qui nous déchirent le tympan.

Nous avons donc été emmenés en camions vers l'avant. Le voyage a été catastrophique pour nos animaux qui ont fait le trajet sur des GMC non aménagés et qui plus est, à plancher métallique. Résultat, une trentaine d'animaux blessés à l'arrivée et, comme de bien entendu, le seul très gravement abîmé était mon brave « Moulu » magnifique étalon gris clair que m'avait donné un de mes vieux amis, colonel d'un régiment de Spahis. La pauvre bête, affolée par les virages de nuit sur un plancher glissant a sauté par-dessus le camion qui l'a entraîné, lui décollant un sabot et lui causant de graves blessures. Je crains bien qu'il ne soit définitivement perdu, tout au moins pour moi car s'il s'en remet, cela demandera des mois de soins que nous ne pouvons lui donner ici. J'en aurais pleuré. Il me reste heureusement mon petit « Tergui » arabe barbe bai qui a de très belles origines et que je monte tous les jours, avec circonspection, car le pays est infesté de mines, heureusement signalées maintenant. Elles nous ont valu nos premières pertes. Malgré les pressantes recommandations qui avaient été faites, deux goudiers en maraude ont trouvé moyen de sauter sur un champ de mines en cherchant des moutons, et il a fallu l'assistance de démineurs pour relever leurs corps.

Je ne pense pas que nous fassions de vieux os ici, car cela bagarre ferme en avant de nous et tout porte à croire qu'on fera bientôt appel à nos bons offices.

Nous voilà enfin dans le bain. Le GTM était déjà depuis cinq jours en lignes quand j'ai rallié le PC avant

hier, ayant dû rester avec mon fidèle « véto » quelques jours de plus à Santa Maria, pour y régler quelques affaires de service.

La route qui mène aux lignes, en ce moment stabilisées, grimpe en lacets aux flancs d'une montagne boisée qui porte en maints endroits les traces de la rude bataille dont elle a été le théâtre. On traverse quelques hameaux plus ou moins éventrés, puis le village de Casale à peu près complètement démoli. À ses pieds dans une cuvette rocheuse, on aperçoit les tentes de l'hôpital d'évacuation et les autos sanitaires d'une section ambulancière. Quelques kilomètres plus loin, on arrive à Acquafondata.

Passé le col, la route descend en lacets prenant 15 km sur la vallée du Rapido. Tout le long du parcours des pancartes à tête de mort nous rappellent « l'ennemi vous voit », et de temps à autre, le cadavre d'une voiture éventrée et culbutée dans le fossé ou le ravin confirme de façon tout à fait parlante l'opportunité de ces avis. Effectivement la route défile à quelque six km des lignes boches et est vue de leurs observatoires sur presque tout son parcours.

Grâce au mauvais temps qui supprimait toute visibilité et malgré l'afflux des véhicules qui par temps clair nous eut valu quelques giclées de 88, nous sommes arrivés sans encombre au PC, mais complètement mouillés et transis. Le colonel et les camarades nous ont accueillis à bras ouverts et fait place, sous la tente popote à côté du réchaud à essence américain. Et dire qu'on avait hésité à l'emporter à cause de l'encombrement.

Le PC est installé au-dessus de la route dans une tête de ravin complantée d'oliviers, et voisine avec le PC avancé de la division et celui d'un régiment de tirailleurs. Cela fait beaucoup d'huiles au mètre carré. Heureusement le coin est bien défilé et les Boches ne doivent pas s'en douter, car ils n'y tirent jamais. Nos chevaux sont au piquet camouflés sous les arbres, et nos tentes individuelles réparties dans la nature. J'ai fait monter la mienne et creuser la place de mon sac de couchage protection éventuelle contre un marmitage possible.

Au confluent du ravin et de l'oued qui longe la route, en dessous de celle-ci, sont les animaux des deux tabors en ligne, bien défilés et camouflés dans des ravineaux très encaissés et boisés. De la crête qui masque notre PC aux vues de l'ennemi, on surplombe la vallée du Rapido, petite plaine de 4 km de large, désolée par la guerre.

Face à nous, de l'autre côté de la vallée à quelque 1 500 mètres eu dessus se dresse l'imposante pyramide du Monte Cairo, au sommet fortement enneigé, sur lequel on voit, à la binoculaire, évoluer des patrouilles de skieurs allemands. L'éperon qui se prolonge vers le sud est dominé par la célèbre abbaye bénédictine du Mont-Cassin dont on aperçoit très nettement les détails à la jumelle. À ses pieds, la petite ville de Cassino occupée comme l'abbaye par les Boches. Sur l'éperon NE, le belvédère est accroché un régiment de tirailleurs, prolongé à gauche par un tabor de chez nous, lui-même en liaison avec les fantasins américains. La traversée de la vallée, cette escalade de 600 mètres presque à pic, sous le feu de l'ennemi, la prise de haute lutte du belvédère, malgré les furieuses contre-attaques des Boches, représentant un magnifique fait d'armes dont peuvent à juste titre s'enorgueillir les tirailleurs tunisiens qui ont fait là des prodiges. Au nord, la vallée est fermée par la falaise à pic du Cifalco qui domine de loin le village de Saint-Elia occupé par des éléments à nous et copieusement marmité. Nous avons un autre tabor en lignes à environ 1 km à droite de Saint-Elia.

Notre situation est toujours inchangée. Les opérations offensives que l'on envisageait lors de notre

montée en lignes, et en vue desquelles je n'avais amené qu'un bagage restreint, semblent pour le moment abandonnées, et nous continuons à mener la vie de secteur. Si cette stagnation commandée par les circonstances est moins intéressante que des opérations actives, elle a pour nous l'avantage de roder progressivement nos goumiers en les familiarisant avec les marmitages auxquels ils commencent maintenant à s'habituer. Leur esprit offensif est entretenu par de fréquentes reconnaissances et patrouilles de jour et de nuit. Ils y réussissent remarquablement, grâce à leur sens inné du terrain, à leurs facultés d'orientation et à leur esprit d'initiative, de décision. Ils ont réussi de jolis coups et ramené plusieurs fois des mitrailleuses boches et des prisonniers pour la plus grande joie de notre officier de renseignements, lequel est aux anges dès qu'il a un Boche à cuisiner.

Évidemment, tout cela ne va pas malheureusement sans casse, et nous avons déjà un nombre appréciable de gradés et de goumiers dans les hôpitaux, sans parler de quelques-uns qui ne reverront plus les cèdres du Moyen-Atlas. Au PC, notre rôle se borne à de fréquentes liaisons, soit avec nos tabors en lignes qui ne sont pas à notre disposition, mais que le colonel épaula de toute son autorité, soit avec les états-majors, soit avec notre base arrière.

Aussi le patron, le chef et moi sommes-nous dehors au moins un jour sur deux. C'est te dire que je suis maintenant bien familiarisé avec les routes et pistes de la région. À vrai dire, je circule à cheval à travers bois chaque fois que cela m'est possible, car la promenade en auto manque généralement d'agrément sinon d'émotions. Déjà deux de nos chauffeurs de jeep ont été blessés dont celui de SB qui lui, l'a échappé belle. L'obus a dû tomber derrière sa voiture et a démolit le système de transmissions. Quand notre camarade a pris le volant à la place du chauffeur blessé, il a bien pu remettre en route le moteur, mais la voiture a refusé tout net d'avancer et force lui a été de l'abandonner sur le bord de la route.

On s'en tire malheureusement pas toujours à si bon compte et notre PC a déjà été endeuillé par la mort de notre officier d'approvisionnement, le premier officier tué du GTM, garçon plein de vie et de gaieté que nous apprécions tous beaucoup. Il était passé cher nous vers 18 heures et une fois de plus avait demandé à rentrer dans un goum, estimant que la place d'un jeune officier n'était pas d'être embusqué à l'approvisionnement. Une heure après, en montant surveiller la distribution au tabor de E., il a été ramassé par un obus et est mort dans la nuit.

J'ai donc été à plusieurs reprises voir mon vieil ami E. sur les pentes du Cairo où les goums ont réussi quelques beaux coups qu'il avait minutieusement préparés. C'est un vieux guerrier, un as du baroud à qui on n'en remontre pas en la matière. Il m'a fait les honneurs de son secteur, monté à l'observatoire et conduit à ses différents goums, tous bien abrités dans des ferles organisées défensivement. Pour arriver jusqu'à lui, on traverse la vallée, d'abord au milieu des oliviers qui donnent un assez bon défilement, puis en pleine vue du Boche, quelque 3 km d'une route dont on ne peut s'écarter à cause des champs de mines. On passe le Rapido sur le pont de Villa aux abords duquel des cadavres de voitures indiquent qu'il vaut mieux ne pas flâner en route. On traverse le village de Cairo que les marmitages répétés ont mis assez mal en point. Tout ce trajet est assez malsain. Ensuite, route en lacets à peu près défilée et relativement tranquille jusqu'au PC de E. Au retour, il est indiqué de s'arrêter vers les derniers lacets, étudier la cadence du harcèlement sur Cairo et de bien choisir son moment pour passer entre deux rafales.

J'ai dû aller à Acquafondata intervenir auprès de l'AMGOT qui accusait nos goumiers des pires méfaits, bien à tort naturellement. Je suis tombé heureusement sur un major canadien qui m'a fort aimablement reçu et a arrangé les choses. Il m'a fallu également aller à Vitucoso où sont notre base arrière et notre

train auto. Le village est bâti de chaque côté du ravin ; un des deux moitiés, celle que nous occupons est très démolie, l'autre qui a moins souffert est encore habitée par quelques familles italiennes. Viticuso est aussi un royaume de la boue. Les voitures en ont jusqu'à mi-roue et les chevaux jusqu'au jarret.

Je suis rentré juste à point pour assister au bombardement de l'abbaye du Mont Cassin par l'aviation américaine et dont le communiqué a donné je crois des échos. Vandalisme diront certains. Ce n'est pas l'avis de notre sous-officier observateur qui à la binoculaire voyait les Boches se sauver à toutes jambes dès les premières bombes. En tout cas, spectacle prodigieux, vision dantesque très impressionnante et qui devait l'être beaucoup plus encore pour les Boches qui se trouvaient sous les bombes. Au bout de quelques instants, tout disparaissait dans un immense nuage de fumées sur lequel les avions déversaient leur chargement de projectiles. Quand le raid a été terminé et la fumée dissipée, il ne restait plus de l'imposante abbaye que quelques pans de murs d'échiquetés. J'espère que les trésors avaient été mis à l'abri, mais quelle tristesse d'être obligé de saccager des monuments qui font partie du patrimoine de l'humanité, et celui-ci est dans un tel état, à ce qu'on peut en voir à la jumelle, qu'il paraît impossible à restaurer.

Les Américains ont attaqué le lendemain et sont tombés sur un bec sérieux, les Boches étant revenus dans les ruines où ils s'étaient solidement retranchés. C'est un gros morceau qui sera dur à avaler. Je ne sais quand cela se passera ni à qui en reviendra l'honneur, mais cela coûtera certainement cher.

7 mars...

Toujours la même vie dans le même secteur, c'est-à-dire pour les goums reconnaissances, patrouilles et coups de mains habituels plus ou moins fructueux suivant les jours, pour nous, les liaisons coutumières tantôt avec les tabors en lignes tantôt avec les états-majors, et toujours sous le regard vigilant et peu bienveillant des observateurs d'artillerie allemande. Aussi, bien que la situation du secteur n'ait pas changé, depuis ma dernière lettre, les divers incidents de l'existence donnent à chaque jour sa physionomie particulière. Tantôt c'est un avion boche qui, bravant notre DCA, tente sur nos lignes une reconnaissance matinale que l'arrivée des Spitfire ne lui permet jamais de pousser bien loin. On le voit brusquement faire demi-tour et s'enfuir à tire d'ailes, ce qui ne lui évite pas toujours la descente en flammes. Tantôt, depuis quelque temps, ce sont nos pauvres mulets campés en dessous de nous au fond du ravin de l'Inferno, qui se font marmiter et qui écopent parfois durement, les muletiers aussi malheureusement. Je ne pense pas que ce soient nos braves bêtes d'un naturel essentiellement paisible quoique cabochard qui motivent la vindicte des artilleurs allemands, lesquels au surplus ignorent très probablement leur présence sous les frais ombrages de l'Inferno. Mais nos voisins britanniques ont accumulé un monde fou dans ce ravin. Ambulance hindoue, compagnies muletières, batterie d'artillerie lourde, services divers, provoquant dans le fond, un grouillement continu d'hommes, d'animaux et de véhicules, qui, bien entendu ne prennent à peu près aucune précaution. Aussi les Fritz s'en donnent-ils à cœur joie de temps à autre et nos pauvres bêtes en prennent les éclaboussures, et leurs muletiers avec eux. En une seule après-midi, vingt mulets et quatre goumiers, c'est cher. Les pauvres muletiers avaient été chassés de leur tente par un 150 qui, en rasant le bord, s'était fiché en terre en dessous d'eux sans éclater. Le sifflement plutôt brutal les avait fait sortir précipitamment de la gaitoune et ils se sont fait ramasser par un deuxième 150 qui a percuté dans les branches au-dessus d'eux. Ce genre de fusants d'occasion ne pardonne pas quand on a la guigne de se trouver dessous.

L'autre jour j'étais allé en liaison auprès de nos goumiers sur les pentes du Cairo, accompagné comme d'habitude du fidèle Charlot. Comme on ne peut accéder aux différents goums qu'à pied, j'avais laissé chauffeur et voiture au PC du tabor. Les camarades du 4^e goum, de leur observatoire camouflé dans le grenier de leur ferme me faisaient faire le tour d'horizon rituel quand tout à coup dégelée de 88 dans les alentours ; puis peu après, coup de téléphone du PC du tabor : Charlot vient d'être blessé au bras. Rien de grave mais assez sérieux pour nécessiter une évacuation. J'étais tout de même un peu inquiet sur le sort de ce compagnon fidèle et dévoué avec lequel je roule depuis trois ans sans accroc sur les routes d'Afrique du nord et d'Italie. J'ai donc renoncé à aller voir le dernier goum et suis rentré u PC où j'ai trouvé mon chauffeur très pâle et assez choqué. On le serait à moins car l'obus a éclaté à moins d'un mètre de lui.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer chez nous et à confier le blessé à notre médecin-chef. La route de retour s'est effectuée sans incidents malgré la présence de deux chars qui se traînaient devant nous à moins de 10 km à l'heure et soulevaient une poussière qui eut dû normalement nous valoir quelques obus. Il n'en fut rien heureusement et nous en avons été quittes pour nos appréhensions.

Le retour du « glorieux blessé » a provoqué une certaine émotion chez les goumiers et mêmes les cadres. Le pauvre vieux ne voulait absolument pas être évacué et demandait à être soigné au poste de secours. Trois éclats dans le bras gauche et un double séton du pouce droit ne permettaient pas une pareille imprudence. J'ai donc promis à Charlot de l'évacuer moi-même et de le confier à un toubib de mes amis.

Au retour, je me suis arrêté comme je le fais souvent à Casale où une de mes amies commande une section d'ambulancières. Ces filles ont vraiment un cran magnifique. Elles vivent entassées sous la guttune au milieu d'un lac de boue dans un inconfort total qui n'influence en rien leur moral et leur bonne humeur. Dans ce coin désolé où il n'y a que des ruines, elles ont trouvé le moyen de mettre une note de coquetterie dans leurs installations plus que sommaires, et chaque fois que le hasard des liaisons m'amène dans le voisinage, je passe chez elles un moment de détente très agréable. Quant à leur métier, il n'est pas drôle tous les jours. Je ne parle pas de l'entretien des voitures qui dans cette gadoue n'a rien d'une partie de plaisir. Mais les évacuations de nuit dans le black-out sur des routes de montagne étroites et tortueuses représentent un effort et une tension considérable. Par les nuits trop noires de pluie ou de neige fondue, il arrive souvent qu'une des deux conductrices de la sanitaire soit obligée de faire la route couchée sur l'aile ou à pied devant la voiture. Quant aux risques de guerre proprement dits, elles ne semblent pas y songer. Inconscience, certainement dans une certaine mesure, mais surtout esprit de devoir et de dévouement. L'une d'entre elles a été tuée dernièrement sur les pentes du Cairo, alors que prise sous un bombardement, elle mettait avec sa camarade les blessés à l'abri dans une maison. C'est vraiment une impression extrêmement pénible de voir exposer et tuer des femmes quand tant d'hommes se soucient si peu de la guerre.

Mars...

Notre ravin si longtemps tranquille est brusquement devenu malsain ; et nous avons dû transporter nos pénates dans un coin voisin mieux abrité. Mais je te conterai cela en son temps.

Depuis longtemps B. et moi avons l'intention d'aller voir un de nos goums qui tient les avant-postes

dans le village de Valvoré sur le haut Rapido. Mais l'excursion demandant toute la journée, nous n'avions pu mettre ce projet à exécution. Nous avons fini par nous décider l'autre jour. Départ en jeep par la route d'Acquafondata que l'on quitte à un certain carrefour de mauvaise réputation pour prendre l'embranchement de Vallerotonda. Le pont démolí oblige à un détour par le fond de l'oued pour accéder au village qui abrite les mulets du train de combats. Deux guides nous attendaient qui nous ont conduits par des sentiers à flancs d'une montagne assez boisée jusqu'au Rapido que l'on passe à gué en sautant de pierre en pierre. Le torrent dont les eaux claires et rapides roulent au fond d'un lit très encaissé et encombré de rochers, rappelle nos gaves pyrénéens. Une montée assez raide conduit au coquet village de Valvori où le PC du goum occupe une jolie maison dont la terrasse s'ouvre sur la vallée et donne des vues jusqu'au col d'Acquafondata.

Les gens de Valvori avaient, avant guerre, l'habitude d'émigrer temporairement en Angleterre. Une fois leur magot économisé, ils revenaient au pays et faisaient construire leur maison. Ceci explique la richesse, à première vue insolite de ce gros bourg perdu au milieu d'une montagne plutôt déshéritée ; cela explique aussi les nombreux ouvrages en anglais que l'on trouve dans presque toutes les maisons. Aux premiers temps de l'arrivée du goum, la population était encore en place, ce qui n'était pas sans inconvénients pour le secret des opérations, les lignes passant en bordures même du village.

L'AMGOT [Allied Government Occupated Territories ; gouvernement militaire des territoires occupés, assuré par des officiers anglo-américains] y a mis bon ordre en faisant évacuer le village ainsi que celui de Vallerotonda. J'ai eu, au cours d'une liaison précédente, l'occasion de croiser leurs convois d'émigrés. Spectacle plutôt déprimant que celui de ces bandes d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards, traînant par la pluie glacée leur vache et leur mulet sur la route de l'exil, lourdement chargés, bêtes et gens, de tout ce qu'ils avaient pu emporter de vivres, de linge et de mobilier. Nous avons donc fait à la popote du goum un excellent déjeuner et, surprise à vrai dire un peu attendue, des truites du Rapido, pêchées du matin, étaient venues en corser le menu déjà fort acceptable.

Après la visite à l'observatoire et aux points d'appui accessibles de jour, retour à pied par le PC du tabor à Croce jusqu'à Saint-Elie où nous avons retrouvé la jeep qui nous a ramenés au bercail, tout fiers d'être les seuls à avoir fait cette promenade sans recevoir le moindre obus. Ce n'est pas généralement le cas et, jusqu'ici, tous les camarades qui ont fait ce circuit ont été obligés à quelques plats ventres au cours du trajet. Mais la baraka de B. et la mienne conjuguées nous ont épargné cette ennuyeuse gymnastique.

J'ai pu au cours de cette journée visiter pas mal de nos blessés. Si tu avais vu la joie de ces braves types, non point tant de ce que je leur apportais, que de voir une figure de chez eux et de pouvoir parler de leurs camarades, de leurs cadres et d'avoir des nouvelles des uns et des autres. Les blessés des corps réguliers en faisaient des yeux tout ronds, alors que nos berbères trouvaient cela tout naturel, étant habitués à une familiarité plus grande avec leurs officiers qu'ils connaissaient souvent depuis des années.

À Naples, je n'ai passé qu'une nuit et ai eu à peine le temps de faire quelques achats pour des camarades, ayant passé mon temps à fouiller les hôpitaux français et américains où nos blessés, s'ils sont difficiles à découvrir, sont admirablement soignés.

Au retour, j'ai fait le crochet de Saint-Marie des Olivettes où le tabor de E. est au repos. Ce bon ami voulait me garder à dîner et à coucher, mais j'ai été bien inspiré en n'acceptant pas. Il me fallait aller

coucher à Viticuso où quelques affaires à régler m'attendaient.

Le lendemain matin, comme je m'apprêtais à partir, ronflements inaccoutumés de moteurs d'avions. On lève la tête, on regarde, et on compte 48 forteresses volantes se dirigeant en vol de groupe sur Cassino. Puis, deuxième, troisième vague à l'horizon. Je file en forçant l'allure, pressentant quelque événement sensationnel dont j'aurais été désolé de manquer le spectacle.

Arrivé sur la crête au-dessus de l'Inferno, j'ai pu assister au deuxième bombardement de Cassino. Les forteresses volantes avaient terminé leur ouvrage sur la ville qui disparaissait sous un nuage de fumée épaisse, et les bombardiers légers lâchaient leurs bombes en piqué sur l'abbaye et les environs. C'était inouï comme déploiement de forces aériennes. Je n'avais rien vu de tel depuis le Zaghouan au moment des bombardements du Cap Bon et, cette fois, les avions étaient encore plus nombreux.

Rentré au PC, j'ai trouvé tout le monde en train de contempler le tableau, quelque deux ou trois cents personnes debout sur la crête, y compris un groupe d'ambulancières installées depuis peu en dessous de nous au bord de la route. Évidemment, le spectacle en valait la peine, mais les observateurs boches n'ont pas leurs yeux dans la poche, et nous on rappelé le lendemain que la curiosité est un vilain défaut.

Nous venions de finir de déjeuner et je rejoignais ma tente quand, tout à coup, une salve de 105 dans le haut du ravin suivie d'une autre en plein dans la tente et des voitures de l'ambulance hindoue de l'Inferno. « Nous sommes sur la trajectoire, il vaut mieux rentrer », me dit Moha mon ordonnance qui, tout brave qu'il est, a pour les obus une antipathie qu'il n'essaye pas de cacher. « Penses-tu ? », lui dis-je. Pan, troisième salve cette fois en plein bivouac. Si tu avais vu les goumiers disparaître dans leurs trous comme des rats... J'aperçois S.B. et le véto qui ne savent où s'abriter, et les entraîne dans le boyau creusé derrière ma tente, puis récupère encore un de nos sous-lieutenants en panne d'abri. Cela continuait à tomber un peu partout dans le ravin et j'appréhendais une certaine casse. Un obus éclate à dix mètres devant ma guitoune et nous couvre de terre et d'éclats de pierre. Puis cela finit par se tasser, la collection d'obus du Boche étant probablement épuisée pour le moment. Par miracle, un seul blessé : le cheval que j'avais pris en remplacement de « Moulou », un éclat dans la couronne, bon à abattre. Heureusement mon « tergui » a été épargné. Je n'ai pas de chance avec mes chevaux.

Le coin devenant malsain, le patron a jugé plus sage de ne pas y rester et dès le lendemain, nous nous sommes transportés à quelques centaines de mètres en amont, plaqués contre une pente très escarpée qui nous assure un défilement presque complet. Le commandement a également trouvé plus prudent de faire replier les ambulancières ; leur présence nous avait donné quelques préoccupations pendant le marmitage qu'elles ont encaissé très crânement.

Une des vagues de forteresses volantes s'est trompée de quelque 15 km et, prenant le Volpuno pour le Rapido et Venafro pour Cassino, a lâché ses bombes tout autour des PC et des hôpitaux et même à côté de Santa Maria où E. a eu quelques blessés. Par une chance providentielle les hôpitaux n'ont pas eu de casse, mais les PC ont écopé et le village de Venafro compte pas mal de morts.

Depuis le bombardement, le secteur est assez agité. Les Anglo-indiens attaquent l'abbaye tandis que les Néo-zélandais et les chars essayent d'enlever la ville. Les Boches se défendent farouchement, c'est dur et la progression est très lente. Je me demande si les Britanniques, malgré leur cran et leur ténacité, réussiront à enlever le morceau.

La plaine de Cassino disparaît sous des nuages de fumée artificielle à l'abri desquels les sapeurs britanniques essayent de lancer des passerelles sur le Rapido, mais l'artillerie allemande réagit très violemment sur tout le front d'attaque et sur les arrières. Cela procure un peu de calme à la route du Belvédère d'autant plus que l'on y profite du camouflage réalisé par les nappes de fumée. J'ai pu aussi aller hier très tranquillement en liaison et faire la liaison avec nos camarades sans voir un obus dans mon voisinage.

Avril...

Nous voici maintenant au repos depuis quelques jours et personne n'en est fâché après les deux grands mois de secteur plutôt dur et vraiment un peu trop monotone. Nos derniers jours là-haut ont été passablement agités. L'attaque des Britanniques avait réveillé le secteur et leurs tentatives qu'ils ont poursuivies pendant plusieurs jours avec une ténacité digne d'un meilleur sort, ont entretenu la nervosité du Boche qui n'a pas ménagé ses obus.

Cela commençait enfin à se tasser quand ont commencé les reconnaissances de secteur par les unités britanniques chargées de nous relever. Une débauche de Jeep allant et venant en plein jour sur toutes les pistes sans, bien entendu, l'ombre d'une précaution. C'était vraiment de la provocation, ce qu'à la guerre il faut toujours éviter. Les artilleurs allemands n'avaient que l'embarras du choix.

Aussi, ma dernière liaison au Cairo a-t-elle pour une fois été sérieusement sonnée. Comme remise dans le coup de Charlot, retour de l'hôpital, on ne pouvait souhaiter mieux. Il a d'ailleurs été d'un calme et d'un sang froid parfaits. Au retour en particulier, à la sortie du village de Casio, nous avons été pris en plein dans un tir de concentration tout à fait soigné. Les éclats nous sifflaient très désagréablement aux oreilles et, malgré les trous de la route, je fonçais à toute allure, le pied à fond sur l'accélérateur pour sortir au plus vite de la zone battue, car il y faisait franchement mauvais. L'aumônier qui était sur la banquette arrière, m'a assuré n'avoir jamais sauté aussi haut. On a parfois dans ces circonstances des idées baroques. Je ne pensais absolument pas que l'un de nous put être touché et n'avais qu'une hantise, stupide d'ailleurs, celle de crever et d'être obligé de changer de roue au milieu de ce zinzin. Nous nous en sommes tirés sans mal, mais on avait eu chaud.

Il me faut conter un petit incident amusant dû à la visite d'une correspondante de guerre, qui pour une question de voiture est restée en panne chez nous et a dû passer la nuit au PC. Faute de mieux, on l'avait installée dans la tente popote où chacun avait envoyé qui une djellaba, qui une couverture, qui un burnous. Le colonel avait envoyé le sien avec ses cinq galons d'or en trèfle.

Le lendemain matin le serveur de la popote apporte le café à notre visiteur et notre gommier tombe hypnotisé par les cinq galons d'or, se met au garde-à-vous, salue, manque laisser choir son jus et revient dare-dare à la cuisine ; « Ils sont deux, donne-moi un deuxième café pour le colonel »... Lequel était tranquillement en train de prendre le sien sous sa guitoune. Tout le monde a bien ri de cette histoire et la jeune femme, qui n'était pas bégueule, aussi.

Enfin, nous avons été relevés par les Anglais, Chance inouïe, la relève que nous appréhendions beau-

coup s'est effectuée sans casse. Dans l'après-midi qui a suivi le départ de la dernière unité, nous avons sans regret abandonné notre PC à nos alliés et pris la route de l'arrière. Je ramenaient le colonel dans ma Jeep transformée en voiture de déménagement. Ma grande guitoune roulée sur une aile, mon rouleau de literie sur l'autre, un sac sur le capot, moi au volant, le colonel à côté et Charlot à l'arrière, au milieu des sacs, des musettes et des sacoches ; cela ressemblait assez à une remorque de Romanichels.

Dernière attention des Boches : en arrivant par la nouvelle piste à la cuvette d'Acquafondata, route coupée par un dépôt de munitions en train de sauter, et marmitage sérieux des environs par l'artillerie lourde allemande, avec gros dégâts dans une colonne anglaise qui passait par là. Nous avons dû stopper assez longtemps et, pour éviter le dépôt encore fumant, j'ai manqué plusieurs fois enliser la voiture dans la boue gluante, pour arriver à la route de Viticuso pour y coucher.

Le lendemain, après une halte à l'EM de Venafro et une visite aux blessés des hôpitaux voisins, nous avons, à travers les arrières anglais, rallié notre zone de repos. Deux de nos Tabors sont bivouaqués sur les collines qui bordent la vallée du Garigliano, à quelques kilomètres de la rivière où s'illustra Bayard. Nos goums sont campés dans une très belle forêt que le printemps naissant a reverdi à neuf. Ombre, eau, herbe y permettent un camping confortable, et la végétation est ici très en avance sur la région que nous venons de quitter.

Notre troisième tabor, celui de E. tient un secteur de front passif derrière le Garogliano, et patrouille dans le vaste no man's land qui le sépare de la rivière et du Boche. Son PC est dans un village en bordure de la route, non loin du nôtre installé à Fortinelli. Nous nous sommes casés tant bien que mal dans ce petit hameau que nous partageons avec des artilleurs américains. Arrivés avant nous, ils ont évidemment choisi le meilleur coin. Nous sommes séparés d'eux par un petit cimetière où une cinquantaine de Tommies (****) dorment leur dernier sommeil.

Je suis logé chez de braves paysans. Une grande chambre propre blanchie à la chaux, où j'ai étalé tout mon luxe, lit de camp, table, fauteuil et chaise pliante. C'est tout à fait confortable. La popote un peu exigüe bénéficie d'une petite terrasse fort agréable par ce beau soleil. Les propriétaires appartiennent à une vieille famille noble complètement déchu. De sa splendeur passée, il ne reste que des armoiries dans un cadre suspendu dans le patio. Mari, femme et la jeune Margharita, jolie fillette de 13 ans, mignonne et délurée, vivent à la cuisine en compagnie des goumiers avec lesquels ils font bon ménage. La femme et la fille leur lavent et, s'il te plaît, repassent leur linge pour quelques lires. Monsieur Goumier ne se refuse plus rien.

Je crois que nous passerons là des jours heureux, malgré le voisinage d'une nombreuse artillerie qui a le tort de tirer de temps en temps pendant la nuit, mais cela ne nous réveille plus. Beau pays de cheval, beaucoup de camarades dans les environs, possibilité d'aller de temps à autre se détendre pour trois ou quatre jours à Naples, cette période de repos s'annonce tout à fait bien.

(****) Soldats anglais

LE 1^{ER} TABOR SUR LA RC4 EN INDOCHINE

Dès son arrivée en Indochine en juin 1950, le 1^{er} Tabor fut envoyé à Dong Dang dans le Haut Tonkin, sur la RC4, à la frontière de la Chine d'où on pouvait voir se lever, chaque matin, le drapeau rouge.

Je ne raconterai pas ici l'histoire du séjour en Extrême Orient de cette unité que j'avais l'honneur de commander alors, et me contenterai, sur l'insistance de mes amis de La Koumia, d'évoquer les trois moments forts vécus en octobre 1950 par cette unité. Ce fut d'abord, le départ précipité de Dong Dang après que le colonel, commandant la zone frontière depuis Langson, m'eut fait part dans la matinée du projet d'évacuation de Cao Bang par la RC4. Dès le début de l'après-midi, profitant des véhicules mis à ma disposition et sans attendre les ordres écrits du commandement, le Tabor fonçait sur Nacham qu'il atteignait sans encombre. Seul le dernier camion avait essuyé quelques tirs du Viet-Minh qui mettait en place un barrage et lâcha par la suite des tracts proclamant avoir détruit entièrement cette unité !

Le reste de la colonne venant de Langson ne nous rejoignit à Nacham que deux jours après, celle-ci ayant été bloquée par le barrage qu'elle dut enfoncer pour nous rejoindre et poursuivre à pied avec nous jusqu'à That-Khé, par la route rendue inutilisable aux véhicules car parsemée de « touches de piano »(*). Arrivés à That-Khé, ce fut ensuite le raid sur Poma, qui nous permit de surprendre et d'anéantir un convoi de munitions chinoises que transportait une colonne viet-minh. Accrochage dont nous ne pûmes nous sortir que grâce à l'appui de notre aviation qui stoppa la contre attaque viet.

Ce fut enfin le 3^e et dernier épisode de la recherche de la jonction avec la colonne Charton qui, après avoir évacué Cao Bang, se dirigeait sur Langson par la RC4 (**). Cette opération pour le 1^{er} Tabor se déroula en trois temps. Malgré les objections formulées par le colonel Le Page, commandant l'opération Bayard (route coupée, d'où aucun renfort possible, mauvais temps d'où aucun appui aérien) Langson maintenait l'ordre d'exécution y ajoutant la formule prémonitrice : « allez-y, la France vous regarde ». Le 1^{er} Tabor commandé par le plus jeune des commandants d'unité fut alors désigné pour ouvrir la marche sur Dong Khé avec mission de gagner de nuit le col de Long Phai à partir du pont Bascou, que les Viets avaient détruit. La montée jusqu'au col se révélait périlleuse compte tenu des sanglants accrochages qui avaient eu lieu sur cette portion de route très accidentée et avaient fait de très nombreuses victimes durant les mois précédents. Or miracle, le col fut atteint au lever du jour sans qu'un coup de feu ait été tiré. J'en avisais aussitôt le colonel Le Page, qui transmit le message à Langson. Celui-ci fut répercuté vers Hanoï et Saïgon, où ce « succès » fut arrosé de champagne par le gouverneur et le commandant en chef, comme je l'appris par la suite du colonel Viet commandant le secteur fort renseigné, et me fut confirmé des années après par l'officier de marine, qui était alors l'aide de camp du gouverneur. Le manque de réaction des Viets devant notre avance m'a été expliqué par ce même colonel Viet : ses unités nous attendant depuis notre rassemblement à That-Khé, étaient à court de riz et étaient allées cette nuit-là au ravitaillement ! Hélas ce succès ne fut que temporaire, car dès le soir même, le 1^{er} BEP (***) qui avait pris la tête de la colonne fut stoppé aux

(*) touches de pianos : fossés profonds creusés sur la route en forme de touches de piano

(**) RC4 : route coloniale n° 4 reliant Mon-Cay petit port de la côte est du Tonkin à Cao-Bang en longeant la frontière de Chine

(***) BEP : Bataillon Etranger de Parachutistes (Légion étrangère)

environs de Dong-Khé et les combats prirent de l'intensité. Devant la résistance Viet tout autour de Dong-Khé, le colonel Charton quitta la RC 4 pour emprunter une piste lui permettant d'atteindre That-Khé par les hauteurs. Le colonel Le Page décida alors d'effectuer sa jonction avec Charton sur cette piste, et sa colonne se dirigea à travers la brousse vers That-Khé et la côte 470.

Coc-XA est une cuvette dont l'avantage est de disposer d'une source indispensable à la vie de chacun. Les unités s'établirent sur les hauteurs la surplombant, faisant face aux Viets qui nous talonnaient depuis Dong-Khé, en attendant la colonne Charton. L'attente fut longue et permit aux Viets de nous encercler, nous interdisant par là même l'accès à la source. Les premiers éléments de la colonne Charton apparurent enfin sur les crêtes de la côte 470. Il fallait pour la rejoindre, rompre l'encercllement Viet. Cette mission fut d'abord confiée au 1^{er} BEP. À six heures du matin il donna l'assaut. Ce fut un massacre au cours duquel tombèrent tous les commandants de compagnies, plusieurs chefs de section et de nombreux légionnaires de ce magnifique bataillon. Le colonel Le Page dont le PC se trouvait au fond de la cuvette réunit les commandants d'unité et résumant la situation me demanda avec un accent pathétique de « sauver l'honneur des Goums, du Drapeau Français, de la France » en tentant une sortie. Le capitaine Jeanpierre, commandant en second du BEP me dit alors : « tu n'as qu'à suivre les cadavres, ils t'indiqueront le chemin. »

C'est alors que le Capitaine Raval commandant le 59^e goum et son adjoint le lieutenant du Crest de Villeneuve me proposèrent d'attaquer de front, non par le sentier où le BEP avait trouvé sa fin, mais à travers le fouillis des calcaires. Ils s'élançèrent au cri de la « fatiha » (il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son prophète) poussée à gorge déployée par tous nos goumiers, réticents dans la défensive, mais toujours prêts à aller de l'avant pourvu que leurs cadres leur donnent l'exemple. Tandis que le capitaine Deminière commandant le GCA (***) faisait tirer au maximum les mitrailleuses du Tabor, une ruée fantastique dévala les calcaires et non sans pertes, j'atteignais avec nos premiers éléments la côte 470 où je retrouvais les éléments avancés de la colonne Charton. Ce demi-succès fut hélas de courte durée. Les 13 bataillons Viets qui depuis deux jours harcelaient nos unités (1^{er} BEP, 11^e Tabor, 1^{er} Tabor, 8^e RTM) (****) nous assaillaient de tous côtés au son du clairon et les deux colonels décidèrent alors que « par petits groupes » chacun devait s'efforcer de regagner That-Khé à travers les lignes viets.

Deux jours après je tombais dans une embuscade et, démuné de toutes munitions, après avoir détruit mon revolver et mes jumelles, j'étais fait prisonnier. Seuls quelques éléments du 1^{er} Tabor réussirent à atteindre That-Khé avec le capitaine Berdeguer mon adjoint, le lieutenant Spore, l'aspirant de Pirey. D'autres, comme moi harassés, n'ayant plus de munitions et n'ayant ni dormi, ni bu, ni mangé depuis au moins six jours tombèrent dans des embuscades et furent faits prisonniers. Le 1^{er} Tabor paya un lourd tribut au cours de ces combats et au cours de la captivité qui s'en suivit : le capitaine Deminière, le lieutenant Bara, le lieutenant Baillet, le lieutenant Mathieu, l'adjudant-chef Rasez, l'adjudant Pournéroulie, le maréchal des logis-chef Breuiller, le sergent Burio et de nombreux goumiers sont morts pour la France. Quatre ans après, le jour de ma libération, alors que j'avais vu partir la plupart des prisonniers et me demandais ce que les Viets allaient exiger de moi, je vis arriver, marchant difficilement avec une canne, un cadre viet, qui me déclara avoir souhaité me voir avant que je sois libéré pour que je lui explique la signification des hurle-

(***) GCA : Goum de Commandement et d'Accompagnement

(****) RTM : Régiment de Tirailleurs Marocains

ments poussés à Coc-Xa par les gourniers ; hurlements qui avaient fait reculer le bataillon qu'il commandait alors, repli au cours duquel il avait perdu une jambe ce qui l'avait transformé en commissaire politique. Satisfait de ma réponse, il me fit alors libérer le dernier du camp, ce qui me permit de rejoindre directement Hanoï par le bateau qui venait de faire traverser la rivière à tous mes camarades de captivité.

Général André FEAUGAS

Le 10 janvier 199

Citation à l'Ordre de l'Armée du 1^{er} tabor marocain

Décret n° 7 en date du 22 février 1952

1^{er} Tabor Marocain

« Magnifique Tabor, qui, sous les ordres du capitaine Feaugas, vient de donner de nouvelles preuves de sa valeur guerrière.

- arrivée au Tonkin, le 14 juin 1950, a participé aux ouvertures de routes sur la RC4 et aux opérations dans la zone frontière des 11 et 20 juillet 1950.

- s'est tout particulièrement distingué au cours des opérations de Dong Khé où en tête du groupement, il assure la sécurité de la colonne entre Pont Bascou et le calcaire de Ha-Moc.

- le 2 octobre s'empare du poste Ouest (Dong Khé) où il repousse de nombreux assauts menés jusqu'au corps à corps par un ennemi particulièrement nombreux et mordant, auquel il inflige des pertes très lourdes.

- le 3 octobre, complètement encerclé, s'ouvre un passage de vive force et rejoint le groupement en emportant tous ses blessés.

- du 4 au 6 octobre, tient en échec l'ennemi qui tente de s'emparer des calcaires Nord et Ouest de 649 (9 kilomètres ouest de Dong Khé)

- le 7, au chant de la « Fatîha » enlève d'assaut le col Sud Ouest de 649 ouvrant ainsi le chemin vers le groupement Nord, puis contient l'ennemi qui, dévalant des pentes, harcèle la colonne.

- les 8 et 9 octobre, ses derniers éléments forçant les bouchons ennemis, s'ouvrent un passage en direction de That Khé, où ils se regroupent pour former l'arrière-garde de la colonne allant à Na-Cham ».

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des théâtres d'Opérations Extérieures avec palme.

FRATERNITÉ D'ARMES

Ces trois mots prononcés par SM le Roi Hassan II s'adressant aux membres de La Koumia lors de leur congrès au Maroc en 1995 évoquent pour chacun d'entre nous la réalité de ce que fut cette fraternité d'armes avec nos frères marocains.

J'ai vécu personnellement cette fraternité réciproque dans des conditions assez particulières.

Mohamed, mon ordonnance, était un Berbère du Moyen-Atlas. Parti en Indochine avec moi, au 59e goum du 1er tabor, il était toujours à mes côtés. À mes côtés, il fut blessé lors de la fameuse percée de Coc-Xa au cours des combats de la RC4 en 1950.

Fait prisonnier avec moi, mais séparé des officiers, il usa de tous les subterfuges propres à « Monsieur Goumier » pour m'apporter la nuit en rampant le long des canhias (*) le fruit de ses vols : épis de maïs, citrouilles... Cette fraternité était en infraction avec la propagande menée par les Viets sur les Marocains contre leurs cadres français.

Un jour, Mohamed fut atteint de je ne sais quel mal dont étaient déjà morts plusieurs de nos camarades. Il fut aussitôt relégué à la « morgue », cette cabane en bambous construite hors du village pour isoler les malades et les y laisser mourir.

Je me devais alors de l'aider à mourir, de lui parler de son douar, de sa famille, de lui donner quelque espoir.

Tous les jours, je me rendais à la morgue pour tenter malgré tout de l'en sortir vivant. Nos médecins prisonniers étaient admirables, mais dépourvus de tout. Ils assistaient impuissants à la mort des prisonniers. Mohamed n'avait pas faim, pas soif. Son pauvre corps était une loque sale. Je le nourrissais avec une pauvre soupe de riz, je lui faisais boire de l'eau bouillie dans une « québat » (**) en bambou.

Je le lavais ainsi que son unique costume « nha-qué ». Un jour, je réussis à lui faire faire quelques pas. Tout ce manège irritait nos gardiens viets et le commissaire politique qui voyaient un officier français soigner son ancien « esclave ». Ça allait contre leur propagande.

L'état de Mohamed s'améliorait. Allah, qu'il avait prié, ne l'abandonnait pas. Il fut le seul prisonnier à sortir de la morgue.

Un jour, mon ami Jean-Jacques Beucler et moi décidâmes de tenter une évasion. Au cours des corvées de riz en Chine, nous remplissions de riz notre bambou creux nous servant de canne en introduisant celui-ci dans le sac de riz que portaient nos épaules amaigries.

Après plusieurs corvées, nous avons amassé un petit trésor de guerre que nous enfouissions sous terre pour le cacher. Quelques jours avant la date fixée pour notre évasion, nous nous fîmes un devoir d'en

(*) Canhias : maison sur pilotis dans lesquelles étaient entassés les prisonniers.

(**) québat : sorte de timbale creusée dans un bambou.

rendre compte à « Monsieur Feugas », mon ex-commandant du 1^{er} tabor auquel les Viets avaient retiré, comme à nous tous, le droit au port du grade. Le capitaine Feugas, bien qu'approuvant notre projet - pourtant voué à l'échec, aucune évasion ne réussit jamais -, nous arrêta dans notre élan car, nous apprit-il, il avait eu vent d'une prochaine libération de goumiers marocains.

Notre évasion ne manquerait pas de mettre un terme à cette libération. Cas de conscience vite résolu. Beucler et moi partageâmes nos provisions avec nos camarades... Et les goumiers furent libérés.

Quelques années après.

Libéré à mon tour, je fus affecté à mon retour au Maroc dans un poste du Moyen-Atlas, précisément celui où habitait Mohamed. Démobilisé, il s'y était retiré. Grande fut notre joie.

Le Maroc commençait à connaître des troubles qui gagnèrent mon poste : assassinat de Berbères fidèles à la France, ma tête mise à prix, mon magasin d'armes pillé. J'étais seul français. Sur qui pouvais-je compter ? J'interdisais à Mohamed de venir me voir pour lui épargner tout risque.

Quelques années après

Le Maroc avait acquis son indépendance. J'avais moi-même quitté l'armée. J'entrepris un jour avec ma femme de retourner au Maroc. J'en informais Mohamed. Arrivés chez lui, il nous attendait en compagnie du caïd et nous recevait avec toute sa famille dans sa maison où une véritable « diffa » nous était servie. J'étais assis, à ma grande surprise, à côté d'un Berbère à fière allure dont je me rappelais qu'il avait été le chef de la résistance locale. Il m'entreprit : « Tu me reconnais, mon lieutenant, mais aujourd'hui c'est la paix et je suis heureux de te revoir. Je veux te raconter une histoire. Au moment de la « résistance », j'avais reçu mission de te supprimer. Mohamed, mon beau-frère, ce que tu ignorais, me dit alors : "Le lieutenant m'a sauvé la vie n Indochine. Si tu touches à un de ses cheveux (***) , je te tranche la gorge". Voici pourquoi, mon lieutenant, aujourd'hui, tu es vivant parmi nous. Dieu soit loué. »

Depuis, le beau-frère est mort. Dieu est son âme. Mohamed vit toujours. Il est venu en France. Je suis retourné chez lui avec mes enfants, puis avec mes petits-enfants. Ils ont découvert la fraternité qui nous unissait à nos goumiers.

Xavier du Crest de Villeneuve

Lieutenant au 59^e goum 1^{er} tabor (1950)

(***) J'en avais beaucoup à l'époque (ndlr).

A LA RECHERCHE DES DIPLODOCUS

C'était début décembre 1948. J'étais alors premier adjoint au Bureau du Cercle de Zagora.

Depuis quelques jours, le téléphone arabe rapportait qu'un « marabout », (c'est ainsi que les habitants de la palmeraie appelaient leur prêtre) arrivait du sud, accompagné par un jeune adolescent tirant un chameau sur lequel dépassaient de grands os.

Un soir je vis arriver en effet dans la cour de la Kechla un étrange équipage. Un homme d'une cinquantaine d'années au visage basané, vêtu d'une vieille gandourah (en fait il s'agissait d'une soutane et d'un casque colonial kaki tout cabossé, suivi d'un garçon d'une douzaine d'années, lequel tirait par la bride un dromadaire famélique. D'étranges « poutres » soutenaient des « chouaris » portés par le chameau.

Je revois encore ce vénérable personnage me faire moult salutations et se présenter ainsi :

« Je suis l'abbé Lavocat, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris, correspondant du British Muséum et de je ne sais plus quel organisme scientifique des États-Unis d'Amérique. Depuis plusieurs mois je suis à la recherche d'animaux antédiluviens dans les oueds asséchés du Sahara ».

L'abbé Lavocat avait effectivement trouvé dans un oued desséché au sud de la Hammada du Dra des ossements de diplococus dispersés dans le lit de l'oued sur plus de 100 km.

C'étaient les fémurs de cet animal qu'il transportait à dos de chameau. D'un diamètre d'une trentaine de centimètres ces ossements mesuraient près de trois mètres de long. Je m'empressais de le loger au Dar Diaf (chambre d'hôte) tandis que son petit compagnon était accueilli dans une famille de moghaznis et son animal dans les quartiers du goum.

Le soir au dîner je retrouvais mon hôte douché, rasé de frais et tout pimpant. Étonné qu'il n'ait pas été repéré par les postes de Tagounit et du M'Hamid, il m'indiqua que venant du sud-est il s'était dirigé directement vers le nord et avait remonté la palmeraie du Dra depuis le coude du Dra jusqu'à Zagura. Il avait suivi la piste des R'Guibat (Saharaouis) qui venaient se ravitailler au souk de Zagora environ tous les deux mois.

Après 48 heures de repos, l'abbé Lavocat demanda dans quelles conditions il pourrait récupérer les restes du squelette de son animal. Le lieu de la découverte se trouvait à environ 300 kilomètres au sud.

Le Capitaine Jouin, chef du bureau du cercle décida alors de monter une petite expédition avec les véhicules dont nous disposions, un command-car et une ambulance américaine doublés par un camion du cantinier du coin El Grabli.

Il fit installer deux ou trois points de ravitaillement en essence, transportée par des chameaux car les véhicules n'avaient pas l'autonomie nécessaire pour faire l'aller et le retour. Partis un matin nous arrivâmes le lendemain après un bivouac à la belle étoile. Mais déception ! Il n'y avait que très peu d'ossements au lieu de bivouac de notre paléontologue. Il nous expliqua que le squelette était réparti sur environ 50 km le long de l'oued asséché. Ce qui montre qu'à une époque largement révolue, les cours d'eau du Sahara étaient très abondants.

Enfin le squelette fut presque entièrement récupéré et nous repartîmes vers Zagora.

L'abbé Lavocat passa plusieurs jours à les inventorier et à les classer puis notre cantinier embarqua le tout dans ses camions, direction le port de Casablanca. Le diplodocus reconstitué doit maintenant se trouver au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Mais là ne s'arrête pas ce récit.

Noël approchait... L'abbé Lavocat proposa de dire la messe de minuit. Tous les Européens du poste, une douzaine environ (officiers d'Al, médecins, officiers, sous-officiers du 101^e goum), assistèrent à cette cérémonie qui se déroulait dans le bureau du chef de cercle. Mais au moment du sermon, l'assistance fut surprise par une question de l'abbé et tous restèrent muets.

La palmeraie du Dra comprend plusieurs villages entièrement juifs, restes disait-on d'un royaume juif qui existait dans la région au début de notre ère. S'interrompant dans son sermon sur la naissance du Christ, l'abbé Lavocat évoqua la parabole suivante : « La vallée du Dra avec ses palmiers et ses abords désertiques ressemble à ce qu'était la Judée au début de notre ère. Vous, les Européens, représentez un peu les romains qui exerçaient alors leur protectorat sur le pays. Que feriez-vous si un juif de Larroumiat, (le plus important village juif de la région) faisait du prosélytisme et venait vous dire je suis le Messie ? »

Tout le monde resta bouche bée et la messe s'acheva dans la plus grande sérénité. Début Janvier, l'abbé Lavocat demanda à repartir sur le lieu de ses fouilles avec son chameau et son petit serviteur. Nous l'avions doté d'un important ravitaillement qui lui permettrait de survivre de nombreuses semaines.

Vers la mi-février nous recevions la visite de deux jeunes assistantes sociales. Il avait précédemment envisagé de faire une nouvelle liaison avec les véhicules du poste. Le Capitaine Jouin proposa alors à nos deux touristes de les emmener dans cette petite expédition. Les deux visiteuses furent ravies. Arrivées sur les lieux du bivouac de notre paléontologue, quelle ne fut pas la surprise de l'une d'entre elles de découvrir que l'abbé Lavocat était un de ses parents, qu'elle n'avait pas vu de puis longtemps. De bizarres retrouvailles en plein désert !

Deux ou trois mois plus tard nous reçûmes la visite de trois étudiants en paléontologie envoyés par l'abbé Lavocat. Nous apprîmes par eux que celui-ci continuait ses recherches, mais qu'il comptait repartir par Colomb-Béchar pour regagner la métropole par l'Algérie.

Colonel Jean Delacourt

AVIS DIVERS

« LE BRIQUET »*

Amicale des collectionneurs de figurines historiques du Centre-Loire

Cette association a tenu son exposition biennale au Château des Stuarts d'Aubigny-sur-Nère du 3 octobre au 18 octobre 1998. Un de ses membres s'est spécialisé dans les armées étrangères au service de la France et présentait notamment des goumiers en opération sur le Garigliano. Si les tons des djellabas montraient peut-être un peu de fantaisie, tout y était jusqu'au muletier et son brèle.

Guy Boëhm, le créateur de ces figurines, que j'ai remercié au nom de La Koumia, manque désespérément de documentations sur les goums marocains et il serait très heureux si vous vouliez bien lui envoyer photos, dessins et croquis, même des photocopies de ces supports, pour continuer cette œuvre de création.

Ses coordonnées : M. Guy Boëhm, 26 rue Aurélien Hatton - 45380 La Chapelle Saint-Mesmin. Tél. : 02 38 88 35 63.

(*) Sabre court à l'usage de l'Infanterie.

•••

M^{me} Duclos, fille de l'adjudant-chef Le Prion décédé il y a une douzaine d'années, aimerait, si possible, retrouver des souvenirs de son père et prendre contact avec ses anciens amis. M^{me} Duclos 14 rue de la République - 56930 Plumeliau

•••

M. et M^{me} Janot recherche une djellaba et un calot. : 32 rue Crépon - 25800 Vieux Charmont

•••

Circulant au Maroc en 4 x 4, en août 1997, sur la piste 3465, de Boudnib à Erfoud, j'ai trouvé à mi-chemin à 30 mètres à droite de la piste une stèle d'un mètre de haut sur laquelle on peut lire :

« À la mémoire de Bouche Marius, Louis 1898-1933
Ses amis et les établissements Citroën »

Qui était M. Bouche ? Que faisait-il là ? Était-il en mission pour Citroën ? Circonstances de sa mort ? Le service historique de la marque n'a pu répondre.

Daniel Charruault, 20 rue Camille Pelletan, 79100 Thouars. Tél. - fax / 05 49 68 05 33.
Remerciements anticipés.

•••

Paul Badoux recherche toutes personnes susceptibles de lui fournir des renseignements sur son frère Robert, sergent-major à l'EM du colonel Le Page. Porté disparu le 9 octobre 1950 dans la région de COC-Xa. Condition de sa capture. Était-il blessé, malade ? Où fut-il placé en captivité ?

Paul Doury
et les Éditions Jean Curutchet présentent

Henry Foley,
Apôtre du Sahara et de la Médecine

Préface de Jean Bernard, de l'Académie Française
Avant-propos de Théodore Monod, de l'Académie des Sciences

Henry Foley (1871-1956) fit toute sa carrière de médecin militaire en Algérie ; d'abord dans les Territoires du Sud, sur les confins algéro-marocains non encore pacifiés, où il fit en 1907 une découverte capitale concernant la transmission de la fièvre récurrente. Et où il passera 30 ans de sa vie. Puis à l'Institut Pasteur d'Alger où il poursuivra pendant 35 autres années une double activité de recherches et d'enseignement avec la même foi, la même passion, le même désintéressement. Il formera ainsi plus de 300 médecins militaires destinés à servir dans les oasis du Sud Algérien.

Le nom d'Henry Foley vient d'être donné à la promotion 1997 de l'Ecole du Service de Santé des Armées de Lyon.

Ce livre à la gloire de l'épopée saharienne nécessita plus de 6 ans de travail et de recherches de la part de son auteur, le médecin général Paul Doury. Il comporte une très riche iconographie et des correspondances inédites de Lyautey et de diverses personnalités, telles que Calmette, l'inventeur du BCG, etc.

Le médecin général inspecteur Paul Douy a professé au Val de Grâce. Il est membre correspondant de l'Académie nationale de médecine et président de la Rabla-Amicale des Sahariens.

Un volume broché de 240 pages dont 48 de photographies inédites sur très beau papier couché brillant. Format de 15,5 x 22 cm. Couverture bichro, pelliculée.

Prix public : 155 F



BON DE COMMANDE

à retourner à Paul Doury - 4 avenue de la Tranquillité - 78000 Versailles

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse complète : _____

Je désire recevoir un exemplaire de l'ouvrage de Paul Doury :
« Henry Foley, Apôtre du Sahara et de la Médecine »

Je joins un chèque de 175 F (155 F pour le livre + 20 F de participation aux frais de port).

BIBLIOGRAPHIE

Monseigneur Grassely

M. et M^{me} Dossisard viennent de nous faire parvenir l'ouvrage qu'ils ont consacré à Mgr Grassely.

Superbement illustré, ce document retrace la vie aventureuse et fidèle de notre Doyen. Né le 3 septembre 1899 à La Rochelle, Paul Grassely espère bien voir la lumière du deuxième millénaire.

Ordonné prêtre en 1924, il a été successivement curé de Berkane dans le Maroc Oriental et à Madinina en Martinique. Il servira comme sergent au 19^e Goum à el Aioun du Draa. Il rentrera en France au moment de la déchirure de Vatican II qui le fera rester fidèle à l'Église de sa jeunesse.

Très artiste, il s'est révélé un fervent bâtisseur, un dessinateur habile et un poète fécond.

Retiré dans un prieuré du midi, Mgr Grassely n'a jamais manqué de nous faire parvenir ses recueils de poèmes où son âme se livre avec spontanéité.

R. Espeisse

LES DOSSIERS D'AQUITAINE

*5 impasse Bardos
33800 BORDEAUX
Tél. : 05 56 91 84 98
Fax : 05 56 91 64 92*

L'association culturelle éditrice Les Dossiers d'Aquitaine, qui a pour but la mise en valeur du patrimoine en travaillant sur la mémoire individuelle ou collective, souhaiterait recevoir les témoignages des anciens combattants ou prisonniers de guerre (récits, mémoires, documents...)

Notre volonté : permettre à ceux qui le souhaitent de s'exprimer par l'écrit ou autres moyens audiovisuels.

Contactez Bérengère Cerezales ou Sophie Agard au 05 56 91 84 98 ou envoyez votre projet à :

*Bérengère Cerezales
Les Dossiers d'Aquitaine
5 impasse Bardos
33800 Bordeaux*

DON

Le Comte Jean d'Amade a fait don à la Koumia d'un tableau représentant son grand père le général d'Amade, fondateur des Goums Marocains.

Nous l'en remercions chaleureusement.

LES DESCENDANTS À L'OUVRAGE

- Corine Léonet ouvre un café littéraire à Belleville.

Si des descendants de la Koumia ont des projets et des activités susceptibles d'intéresser, faites nous en part.

• Michel Jenny nous donne l'adresse d'un collectionneur auteur de figurines militaires, membre du « Briquet » qui cherche des renseignements sur les goums mixtes marocains pour lui proposer des figurines au public : M. Guy Boëtîm - 26 rue Aurélia Hettier - 45380 La Chapelle Saint Mesmin.

LE 13^e CONVOI ET LE 113^e ÉTÉ

de Jacques Roseau et Jean Fauque

Le 5 mars 1993 à Montpellier, ils ont tué sa voix. Il reste l'écrit : 1000 exemplaires seulement des livres de Jacques Roseau, « Le 13^e Convoi » (1848-1870) et le « 113^e été » (1901-1962). Le roman vrai de la France en Algérie, de 1848 à 1962, depuis l'épopée des débuts à la tragédie finale, mais surtout le témoignage lucide et généreux de l'homme qui a voué sa vie à la défense de ses compatriotes.

BON DE COMMANDE

NOM : _____

ADRESSE : _____

Veillez m'adresser :

« Le 13^e CONVOI » de Jacques Roseau et Jean Fauque « Le 113^e ÉTÉ » de Jacques Roseau et Jean Fauque

TARIF : Les deux livres : 130 F port et emballage compris 130 F les deux exemplaires (un de chaque) supplémentaires.

Adresser ce bon à M. Jean Fauque, 13 route d'Ecluzelles, 28500 Sainte Gemme Moronval, accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de Jean Fauque

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

PRÉSIDENT HONORAIRE

Général André FEAUGAS

VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE

André MARDINI

TRÉSORIER GÉNÉRAL HONORAIRE

Henri MULLER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Bureau :

Président :	Général Georges LE DIBERDER	Tél.:	01 43 26 03 83
Vice-Présidents :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél.:	01 47 63 36 65
	Georges BOYER de LATOUR (D)	Tél.:	04 94 76 41 26
Secrétaire général :	Georges CHARUIT	Tél.:	01 46 37 57 57
Secrétaire général adjoint :	Colonel Jean BERTIAUX (D)	Tél.:	03 86 62 20 95
Trésorier général :	Mlle Monique BONDIS (D)		
Trésorier général adjoint :	Mlle Antoinette-Marie GUIGNOT (D)	Tél.:	01 40 71 18 61

Autres membres :

Mesdames et Messieurs Henri ALBY, Colonel BOUDET, Claude de BOUVET, Ambassadeur BUCCO RIBOULAT, Gérard de CHAUNAC LANZAC, Jean DELACOURT, Général Jean-Louis GUILLOT, Gérard LE PAGE (D), Germaine de MAREUIL, Jocelyne MULLER (D), Claudine ROUX (D), Jean SLIWA, Colonel SORNAT, Contre-Amiral THEN (D).

Conseiller relations publiques :	Claudine ROUX	Tél.:	01 47 04 99 20
Président des sections :			
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél.:	04 56 80 47 44
Corse :	Ernest BONACOSCIA	Tél.:	04 95 33 53 69
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél.:	05 6162 82 28
Provence-Côte d'Azur :	Commandant BOYER de LATOUR	Tél.:	04 94 76 41 26
Ouest :	Renaud ESPEISSE	Tél.:	02 99 97 05 44
Paris - Ile-de-France :	Simone AUBRY LABATAILLE	Tél.:	01 39 5176 68
Pays de Loire :	Claude de BOUVET	Tél.:	02 40 34 55 24
Pyrénées :	Lieutenant-colonel FOURNIER	Tél.:	05 62 36 21 74
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél.:	04 74 84 94 95
Languedoc-Roussillon :	Lieutenant-colonel Pierre BATTLE	Tél.:	04 67 45 57 92
Marchés de l'Est :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél.:	03 29 65 76 57

Commissaire aux comptes : Max de MAREUIL

Entraide: Mme de MAREUIL

Porte-drapeau : Frédéric de HELLY

Secrétariat : 23, rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 PARIS - Tél.: 01 48 05 25 32 - Fax : 01 48 05 94 64 - CCP Paris 8813-50 V

Permanence: mardi et vendredi de 15 heures à 18 heures au siège

Correspondance : Pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le secrétaire général de la Koumia, 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS.

A PARTIR DU 1^{er} JANVIER 1999

COTISATION ANNUELLE	50 FRANCS
ABONNEMENT AU BULLETIN	150 FRANCS
Total	200 FRANCS

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des goums marocains, existe en trois tons : fond sable et bordure bleue, fond blanc et bordure bordeaux, fond sable et bordure verte.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 650 F plus 30 F de frais d'envoi en province.

TARIFS 1998

Cravate Koumia	150 F
Koumia dorée grand modèle	150 F
Koumia dorée moyen modèle	125 F
Koumia argentée grand modèle	40 F
Koumia argentée moyen modèle	30 F
Koumia argentée porte-clés	40 F
Koumia argentée boutonnière	20 F
K7 «Chant des Tabors»	30 F
«Prières»	10 F
Cartes de vœux	20 F les 4
Carte postale	6 F (ou 20 F pour les 4)
La légende du goumier Guillaume	30 F
<i>Frais d'envois en plus</i>	

LIVRES

Histoire des goums (2ème partie) (Gal SALKIN-MORINEAU)	345 F
Histoire des AI de Marc MÉRAUD	395 F
«La Longue Route des Tabors», J. AUGARDE	78 F
«Maréchal Juin», Général CHAMBE	80 F
«Juin maréchal de France», Bernard PUJO	80 F
«De Mogador à Alger», J.-A. FOURNIER	60 F
<i>Frais d'envois en plus : 25 F</i>	